



pentagramme

Lectorium Rosicrucianum



Le rêve de l'immortalité
Chidr le Vert
Les eaux du non-être
L'esprit et la nature, un poème
de Novalis

NOV/DÉC 2006

NUMÉRO 6



Paraît dans les langues suivantes:

Français, allemand, anglais, brésilien*, bulgare*, espagnol*, finnois*, grèque*, hongrois, italien*, néerlandais, polonais*, russe*, slovaque*, suédois*, tchèque*.

La revue paraît six fois par an

(* paraît quatre fois par an)

Rédaction

Pentagramme,
Maartensdijkseweg 1,
NL-3723 MC Bilthoven
e-mail: pentagram.fr@planet.nl

Administration et abonnement

- Editions du Septénaire
Rue Tourtel Frères,
F-54116 Tantonville, France
e-mail: editions.septenaire@wanadoo.fr
- Lectorium Rosicrucianum
CH-1824 Caux, Suisse
e-mail: admin@rosicrucianum.ch
- Lectorium Rosicrucianum v.z.w.
Lindenlei 12
B-9000 Gent, Belgique
Représenté par Mme. A. De Jongh
e-mail: secr.lectoriumrosicrucianum@skynet.be
www.rose-croix.be
- Lectorium Rosicrucianum
2520 rue de la Fontaine
Montréal, Québec H2K 2A5
e-mail: lectoriumrc@igs.net

Impression

Stichting RozeKruis Pers,
Bakenessergracht 5,
NL-2011 JS Haarlem, Pays-Bas
e-mail: info@rozekruispers.com

© Stichting RozeKruis Pers

Toute reproduction est interdite sans autorisation écrite préalable.

REVUE BIMESTRIELLE DE
L'ÉCOLE INTERNATIONALE
DE LA ROSE-CROIX D'OR
LECTORIUM ROSICRUCIANUM

La revue Pentagramme se propose d'attirer l'attention des lecteurs sur l'ère nouvelle qui a commencé pour le développement de l'humanité.

Le Pentagramme a été de tout temps le symbole de l'homme rené, de l'homme nouveau.

C'est également le symbole de l'univers et de son éternel devenir, par lequel a lieu la manifestation du Plan de Dieu.

Toutefois un symbole n'a de valeur que s'il devient réalité. L'homme qui réalise le Pentagramme dans son microcosme, dans son propre petit monde, se tient sur le chemin de la Transfiguration.

La revue Pentagramme appelle le lecteur à opérer cette révolution spirituelle en lui-même.

Pentagramme

L'HOMME ENTRE L'ESPRIT
ET LA NATURE

Quand la Substance vivante et Dieu ne font qu'un. Quand, en Dieu, la Vie et la Substance font deux : Lui et Elle, le Père et la Mère. Il est la Vie, en Elle est la Substance. Il est l'Esprit, et Elle est la Substance éternelle. Ainsi y a-t-il la Substance primordiale et la nature, l'Esprit et la nature.

La Substance primordiale n'est pas la matière terrestre mais la matière cosmique, infiniment plus lumineuse.

L'Esprit est l'*agent magique* du mouvement et de la croissance de tout ce qui vit. Le chercheur persévérant découvre cela à un moment donné, aussi bien dans le cosmos, l'univers, que dans le microcosme, l'homme. « Tout ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. »

Dans ce numéro, le Pentagramme offre au lecteur certaines vues du rôle de l'homme dans les échanges éternels entre *esprit et nature*. Il est unique, extraordinaire que l'homme devenu une créature nouvelle puisse refaire l'union harmonieuse des deux grâce à son âme de nouveau vivante. Ainsi devient-il celui qui témoigne de la *trinité*, du « Christ en lui », le Fils de Dieu.

SOMMAIRE

- 2 LES EAUX DU NON-ÊTRE
- 10 LE PAUVRE BALAFRÉ ET LA JEUNE FILLE
- 13 CHIDR LE VERT
- 18 LE RÊVE DE L'IMMORTALITÉ
- 24 LE CRI, LE PONT, L'ESPRIT
- 27 * QUAND NI NOMBRES NI FIGURES *...
- 34 LE SECRET DU GRAND TAMBOUR

28^{ème} ANNÉE N° 6

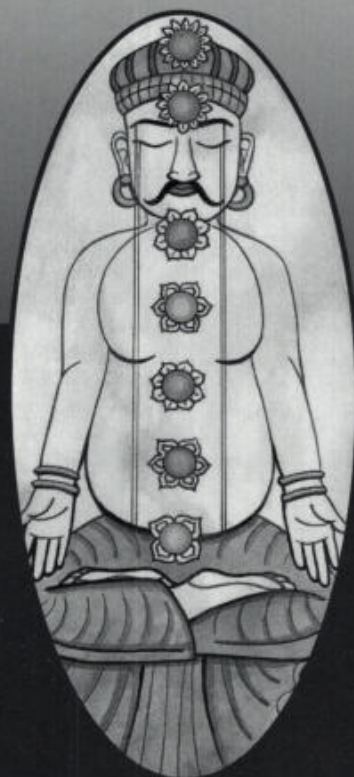
NOVEMBRE/DÉCEMBRE 2006

Couverture : La déesse grecque Artémis. Détail de la frise-est du Parthénon (440-432 av. J.-C., siècle de Périclès).

Les eaux du non-être

« Peut-on vivre et décrire une 'révélation' de l'Esprit ? Comment l'Esprit nous parle-t-il ? »

A toutes les époques, dans toutes les cultures on a tenté de se porter vers l'Esprit, de le pénétrer, de rendre la conscience réceptive à sa lumière.



Dans le *Matsya Purana*, ancien texte hindou, il est écrit : « Si seulement on pouvait comprendre ce que la divinité dit vraiment ; et qui ne voudrait la connaître ? »¹

Comme l'Esprit est inconnaissable, la conscience ne peut le pénétrer ni par l'intellect ni par la raison. Les anciens rishis hindouistes choisirent des mythes et des légendes pour rendre l'Esprit plus familier aux croyants par des images. Encore de nos jours, ces récits peuvent ouvrir la compréhension. Leurs messages ne s'adressent pas au pouvoir intellectuel mais à l'intuition du cœur, intuition qui devient de nos jours de plus en plus importante. Elle émane de la conscience des cellules et passe par le cœur. Il est plausible que le désir originel du divin soit un « souvenir » qui, à travers les cellules corporelles, surgisse dans le cœur sous forme d'un appel. Nous trouvons beaucoup de ces légendes dans les *Puranas*, enseignements hindouistes qui transmettent, entre autres, des mythes sur l'origine et la fin du monde, et des prescriptions rituelles. Les *Puranas* sont

considérés aujourd'hui à l'égal des *Védas* et ont été traduits du sanscrit en anglais sous l'égide de l'UNESCO. On les trouve aussi en français. Il est fait mention des *Puranas* dès quatre cents ans avant J.-C. L'un des plus beaux de ces mythes se trouve dans le *Matsya Purana* et a pour sujet une révélation de l'Esprit suprême au sage Markandeya. Nous le résumons ici.²

LE MYTHE DE MARCANDEYA

Si, à la fin d'un jour de Brahma, d'une ère où, dans la société, le seul prestige est la richesse, la seule vertu les possessions, l'unique lien entre homme et femme la passion, l'unique joie l'amour charnel, et où la confusion extérieure et la foi intérieure sont jetés sur le même tas [...] alors on est dans le Kali Yuga. C'est le monde de nos jours. Les vieilles personnes veulent paraître jeunes ; les jeunes manquent d'ouverture ; maîtres, commerçants, serviteurs se plaisent à tromper et se cantonnent dans la médiocrité ; le désir



À gauche : Représentation de l'Inde sud des sept chakras
 Au-dessus : Reproduction contemporaine de la naissance de Markandeya

des choses supérieures disparaît et l'égoïsme règne.»³

« Quand l'humanité est frappée de ces maux, il n'y a plus de possibilités de délivrance, l'univers est mûr pour sa désintégration. La substance divine de Vishnou, divinité suprême, absorbe une fois de plus le cosmos devenu un chaos stérile : hommes, animaux, plantes, univers, systèmes solaires, planètes. Il dissout l'ensemble des créatures, des entités divines aux êtres vivants et jusqu'aux pierres, tout fusionne dans son être souverain. L'excès de chaleur et l'excès d'eau alternent ; ce qui autrefois nourrissait maintenant détruit.

- *Vishnou frappe de cécité le soleil et toutes les créatures.* La terre se dessèche, les eaux terrestres disparaissent ainsi que les eaux divines.
- *Vishnou devient vent.* Il prive d'air vivifiant

l'ensemble des créatures.

- *Vishnou devient feu.* Il allume un gigantesque incendie mondial.
- *Vishnou devient nuages.* Une pluie battante pure et douce comme du lait éteint la conflagration.

Et les mondes se dissolvent dans le nirvana, la terre retourne à l'océan originel, les éléments fondent en une masse fluide, indivisible. La lune et les étoiles s'effacent. Il ne reste plus que l'océan primordial infini.

Vishnou dort. Seul, solitaire, forme immense couchée sur l'océan primordial, moitié immergé, moitié flottant sur les vagues, lui, seul, endormi, dépourvu de toute connaissance.

Vishnou rêve. Il rêve de l'univers, de ses futures dispositions. Le sein de la divinité recèle l'embryon de son enfant, le cosmos, qui suit de façon harmonieuse les voies selon lesquelles il se manifestera ensuite. Et dans le rêve, un saint homme erre sur la terre idéale, un pèlerin qui contemple plein de joie le monde divin. Le saint homme est âgé de milliers d'années. Son nom est

« Après avoir traversé les sept cercles de lumière divine, il entre dans l'immense firmament sans limite, sans fin, et le parcourt en nageant, ou plutôt en flottant car il ne provoque aucune vague susceptible de le freiner. Et il atteint en paix ce qui lui semble le centre du dernier cercle. Il ne va pas plus loin, c'est l'ultime limite des possibilités humaines... l'harmonie avec l'état d'être véritable. (D'après Ram Chandra).¹

Markandeya. Il est grand, fort, sage et visite les lieux saints, les sources et autres endroits ; il observe les êtres qui, par leurs actions, montrent qu'ils aiment Dieu. Markandeya est parfaitement uni au monde dont rêve la divinité au sein d'elle-même.

Mais survient un miracle : tandis que la divinité dort la bouche ouverte dans le profond silence de la nuit, soudain, le vieux sage, dans son errance, glisse de la bouche du dieu qui rêve et tombe dans l'océan.

Pour commencer Markandeya ne voit même pas le dieu qui dort. Il flotte sur l'océan nocturne et se demande, découragé : « Est-ce que je rêve ? Est-ce mon imagination ? Suis-je devenu fou ? Où sont le soleil, la lune et les

étoiles ? Seraient-ils éteints ? Ce monde ne l'a pas mérité ! Ici il n'y a pas de vent, où est la terre ? Où suis-je ? » De plus en plus désespéré, Markandeya lutte pour rester en vie, mais tout d'un coup il aperçoit le corps immense de la divinité qui dort. Il pense que c'est une chaîne de montagnes qui émerge de l'eau. « Oui je la vois de mieux en mieux, cette montagne émet une lumière brillante, merveilleuse ! » Le saint nage vers la montagne pour mieux la contempler, puis une main géante le saisit, l'amène vers la bouche du dieu qui l'avale.

Parce qu'il ne lui reste rien d'autre à faire, Markandeya poursuit sa route, observe les exercices sacrés des yogis et des ascètes, se réjouit de la sagesse des brahmanes, s'étonne



pagina 4-5. Gravure colorée de la pagode de Conjevaram, in « Journal d'un voyage en 1811 et 1812 à Madras et en Chine », James Wathen, 1814.

Le cygne sublime ne connaît ni froid ni chaud, ni peine ni plaisir. ni honneur ou déshonneur. Il a dépassé les six vagues : faim, soif, chagrin, illusion, déclin et mort en renonçant à la critique, l'orgueil, la jalousie, la colère, la cupidité, l'exaltation, l'envie et l'égoïsme. Etant donné que le déclin du corps provoque doute et inintelligence, il considère que son corps est inanimé, état qui devient alors le sien. « Je suis la conscience pacifique, simple, immuable, l'Esprit.[...] Grâce à la connaissance de l'union de l'Esprit et du soi supérieur, l'Esprit fait disparaître leur différence. C'est ici que point l'aurore de la vraie Gnose.»
(D'après la *Paramahansa Upanishad*)

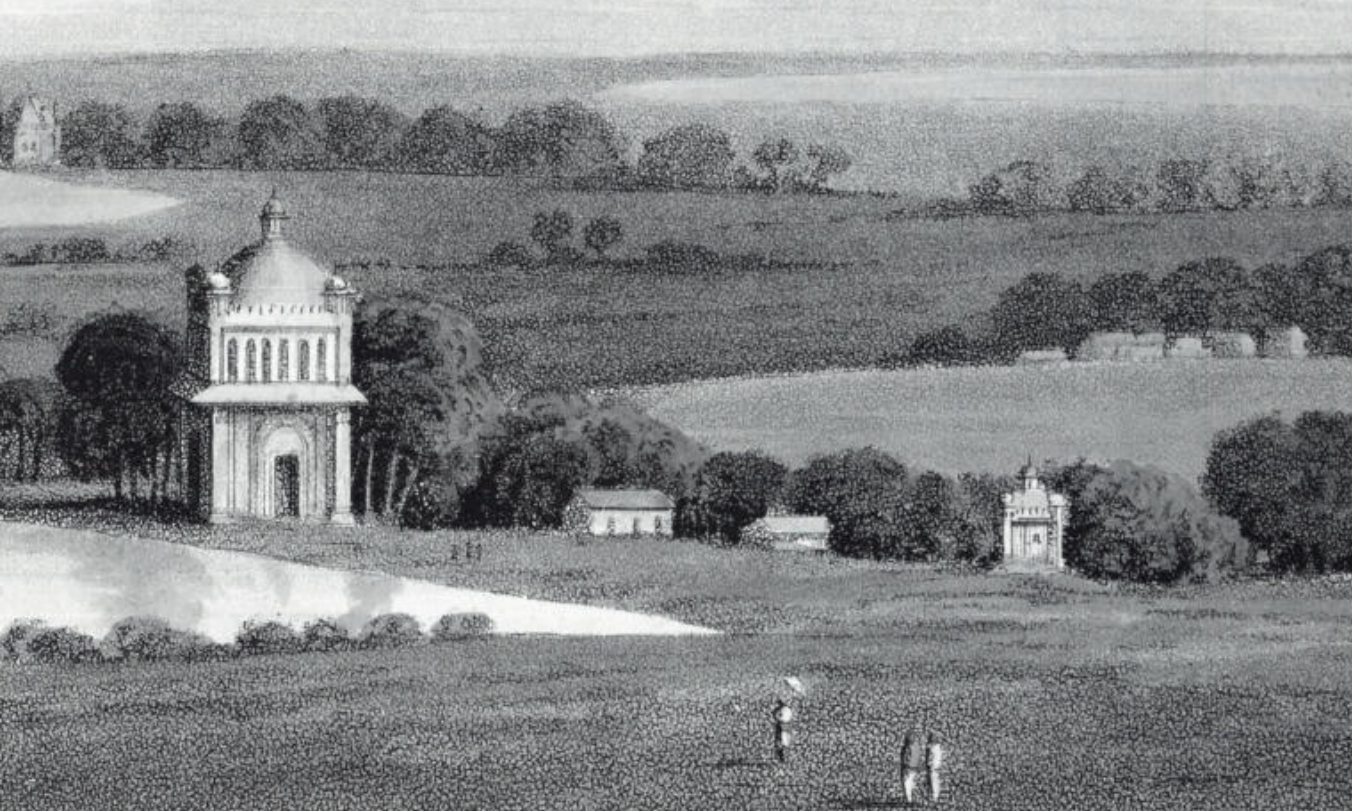
de l'art de gouverner des rois, et pénètre toujours plus avant dans le monde du rêve divin. Il sillonne pendant des centaines d'années le monde tel qu'il devrait être et dont rêve la divinité.

Cependant, voilà qu'un jour il tombe de nouveau de la bouche du dieu dans une mer noire comme de l'encre. Dans un immense et terrible silence, il flotte au hasard jusqu'au moment où il aperçoit une île. Là, sous un figuier, un enfant s'est endormi. Mais quel enfant ! Du plus profond de lui émane un rayonnement. Dans son étonnement, Markandeya oublie de nager et manque de se noyer dans les vagues noires. Il se met à nager plus rapidement sans cesser d'examiner l'île

et voit que l'enfant rayonnant joue librement, spontanément, au milieu de l'espace terrifiant, immense, infini. Une lueur surnaturelle l'entourne.

Le vieil homme l'observe timidement en nageant debout. « J'ai déjà vu cette scène... mais où ? quand ? » Tout d'un coup, il se rend compte de la profondeur insondable de l'océan, la panique l'envahit, mais il entend une voix grondant comme un coup de tonnerre lointain : « Bienvenue, Markandeya ! » C'est l'enfant qui lui parle : « N'aies pas peur, approche, mon enfant. »

Depuis qu'il vit, jamais personne ne s'est adressé à lui en l'appelant directement par son prénom : quel manque de respect !



Markandeya fut, dit-on, le dernier survivant des sages, à la fin du « Jour de Brahma » antérieur au nôtre, quand tout sombra dans le non-être. Il étudia les Védas et en observa attentivement les règles. C'était un homme bon qui resta célibataire toute sa vie. Il servit la Divinité suprême pendant des milliards d'années, ainsi fût-il victorieux de la mort contrairement à d'autres. De lui ces paroles : « L'homme est l'artisan de son propre destin. On constate que les actes commis dans les vies antérieures ont des conséquences dans la vie présente. L'âme renaît chargée de karma. La vertu et les actes purs lui permettent d'atteindre l'état céleste. En raison de l'action du bien et du mal, elle reste humaine [...] C'est pourquoi il faut exercer la vertu et renoncer à ce qui n'est pas juste. »

Le *Markandeya Purana*, la partie du *Mahabarata* attribuée à Markandeya, relate comment la déesse Chandi (force et pouvoir) anéantit les démons Shumba (l'orgueil) et Nishumba (confusion). Chandi pénètre le cosmos entier, elle est la gardienne et la protectrice du dharma, l'ordre cosmique. Par sa « force et son pouvoir » elle annihile la négation et la démesure, et rétablit l'équilibre indispensable pour arriver à la perfection. Tour à tour, elle crée, maintient et détruit. Quand les rapports cosmiques sont menacés, elle se manifeste sous diverses formes afin de protéger l'univers.



A gauche : Inde moderne, sculpture sur bois du sauvetage de Markandeya par Shiva. A droite : Visite d'un Radjah à un ermite du « Madhandeya Purana », Ecole Guler Pahari, 1756. Gouache et encre sur papier, Victoria & Albert Museum, Londres.

Markandeya, oubliant encore une fois qu'il doit nager, est près de se noyer tout en continuant à s'énervier : « Qui me manque ainsi de respect ? Qui croit pouvoir me tutoyer, moi qui ai plus de mille ans ? Je n'ai pas l'habitude d'être traité ainsi. Même les dieux les plus élevés me respectent et m'appellent « l'être à la longue vie ». Qui risque sa vie et cherche la mort en me parlant de cette sorte ? »

L'enfant divin garde son calme et déclare : « Mon enfant, je suis ton père, ton grand-père, tous tes ancêtres, l'origine qui dirige toute la vie. Viens vers moi. J'ai bien connu ton père et il y a longtemps, je lui ai donné un fils d'une force vitale inépuisable. Ton père connaissait le fondement secret de l'existence, tu en es issu, c'est pourquoi tu as le pouvoir de me voir prenant mon repos sur le grand océan et jouant comme un bambin sous cet arbre. »

हेतुश्चागमनेवकः १६ सशोकश्चकस्मात्तुर्मनाश्चतस्यसे इत्याकर्ण्यवचस्तस्यभूपतेःप्रणयो
दितं ७ प्रत्युवाचसतंवेश्यः
वाच समाधिर्नामवेश्यो
पुत्रेदीरैर्निरस्तश्चधनलोभाद्
त्रैरादायिमेधनं १६ वनमभ्या
सोहनवेद्मिपुत्राणां कुशलाकु
नाचदाराणां चावसंस्थितः किं
षतं २१ कथंतेकिंनुसदृता
व येनिरस्तोभवांलुथैःपुत्रदारादिभिर्दुनैः तेषुकिंभवतःत्वेहमनुवधातिमानसं
२२मेतद्यथाशहभवानस्मिन्तंबवः किंकरोमिनवधातिममनिकुरतांमनः येःसंत्यज्यपितृत्वेहंधन



प्रश्रयावनतोत्पं वैश्यउ
हसुत्यत्रोधनिनां कुले १८
साधुभिः विहीनश्चधनेदीरैःपु
गतोऽःखीनिरस्तश्चाप्तवंधुभिः
शलात्मिका २ प्रवृत्तिंस्वजना
नुतेवांगदहोममहोमंकिंनुसां
दुर्वृत्ताकिंनुमेसुताः राजोवा
वैश्यउ

Alors les yeux de Markandeya s'ouvrent tels des fleurs qui s'épanouissent. Il semble vouloir s'incliner tout en nageant : « Seigneur de l'univers, quel nom vous donne-t-on ? »

« Je suis le commencement, le premier être, la source de tout. Je suis le feu sacré, les cycles du temps, le jongleur du monde, le magicien aux merveilleux stratagèmes. Le déploiement de l'univers est ma création. Et je suis la fin, le maelstrom, le tourbillon destructeur qui aspire finalement tout ce qui s'est déployé. Alors mon nom est : mort de l'univers. »

Puis l'enfant reprend : « Je suis l'ordre sacré, la lumière du ciel, du vent et de la terre, l'espace qui s'étend dans toutes les directions. Je suis l'être de l'origine et l'ultime recours. De moi provient ce qui a été, ce qui est et ce qui sera. Je demeure dans tout ce que tu perçois dans l'univers. J'enseigne dans quelles intentions existe la vie humaine : la satisfaction des sens, l'effort en vue du bien-être, et l'application dans l'accomplissement des devoirs sacrés. Je te montre ces trois points concernant l'existence terrestre. Continue à parcourir l'univers dans mon corps. Là se

trouvent les dieux et les saints prophètes. » Et d'un mouvement rapide l'Être de l'origine fait glisser de nouveau le saint dans sa bouche et l'avale.

Cette fois, le cœur de Markandeya est plein d'harmonie et de béatitude. Il cesse d'errer et cherche un abri secret. Là il écoute en silence le chant de l'oie sauvage immortelle, mélodie quasi imperceptible, mystérieuse et universellement pénétrante de l'inspiration et expiration divine. Il entend le souffle de la divinité : « Je revêts maintes formes... et... quand le soleil et les étoiles auront disparu, je nagerai lentement sur les eaux répandues à l'infini... Je suis le Seigneur... Je génère l'univers. Je demeure dans les cycles du temps jusqu'au moment où je les anéantis. »⁴

VISHNOU

Dans la tradition indienne, Vishnou maintient l'univers. « Il s'agit du dieu qui fait émaner de lui les mondes avec toutes leurs entités, et qui y perpétue la vie un certain temps jusqu'à leur désintégration. »⁶

Ce dieu se manifeste à Markandeya de manière spéciale. Pour commencer, le saint erre dans le rêve de la divinité. Il est dans l'Esprit divin mais son état est semblable au sommeil, il n'a pas conscience de lui-même. Familier du dieu, complètement absorbé dans le rêve de celui-ci, il suit son chemin de la juste manière. Mais cela ne peut pas durer. La bouche du dieu est le symbole de sa force créatrice : il dit et cela « est ». Markandeya sortant de la bouche de Vishnou tombe dans l'océan de la substance primordiale.

LE CHEMIN DE LA CONSCIENCE

Markandeya, créature vierge, inconsciente, va donc s'incarner pour acquérir la conscience. Cet être non-incarné dans l'Esprit non-manifesté (Vishnou en train de rêver) est vomi, pourrait-on dire, dans l'océan du « non-être » spirituel. Cette première expérience stimule la conscience latente de Markandeya. Il est saisi de trouble et d'angoisse, il peine désespérément dans l'eau noire, il sent qu'il est séparé du divin et perçoit le danger de l'océan cosmique. Bien qu'il s'approche du dieu, il ne voit qu'une gigantesque montagne qui domine tout. Mais sans compréhension juste, voilà qu'il est de nouveau absorbé par Vishnou et partage une fois encore le rêve de ce dernier. Cependant, cette première expérience dans les eaux de la substance primordiale est le germe de sa conscience ultérieure et la possibilité de sa ressouvenance d'une autre réalité.

L'ENFANT RAYONNANT

Quand, des siècles plus tard, Markandeya tombe de nouveau de la bouche de Vishnou, il sait maintenant nager. Et quand il aperçoit l'enfant divin rayonnant, un souvenir de la lumière de l'Esprit lui revient. C'est lors de cette deuxième expérience que Markandeya commence à comprendre la situation tandis qu'il se rend compte de la profondeur de l'océan originel. Il devient conscient de soi !

Quand l'enfant lui adresse la parole, il est mécontent car il considère qu'il a déjà pénétré beaucoup de choses tandis que l'enfant le traite... comme un enfant ! Markandeya est directement interpellé par Vishnou, l'Esprit universel sous la forme d'un enfant divin. Il l'écoute pourtant et à l'instant sa vue intérieure s'ouvre. Il est dorénavant mûr pour entendre « la parole », la manifestation de l'Esprit, et il devient silencieux.

« L'univers en mouvement se meut en moi qui jamais ne bouge. A la fin d'un cycle, la créature se dissout dans ma substance primordiale, alors la nature entre dans le repos. »⁷

L'UNION AVEC L'ESPRIT

Markandeya rentre dans le monde divin. Il demeure dans le rêve de la divinité, silencieux, dans un lieu secret et protégé du monde comme il se doit. Enfin, il perçoit l'appel de l'oie sauvage, le souffle de tout ce qui est. Il a tellement progressé qu'il entend sans cesse cet appel. Dans beaucoup de pays l'oie et le cygne sauvage sont les symboles bien connus de l'Esprit qui pénètre tous les mondes et inspirent les sages devenus conscients. Du fait que Markandeya entend l'appel et sent le souffle de tout ce qui est, il devient conscient de lui-même et de l'Esprit, et bientôt sa fusion en Vishnou est parfaite.

« En Vishnou pénètrent ceux dont la conscience rejette tout péché, et après être entrés en lui, ils ne se réincarnent plus. »⁸

Véda veut dire littéralement « connaissance divine ». Il y a quatre Védas : le Rigvéda, l'Yajurveda, le Samaveda et l'Atharvaveda. Ils se composent d'une partie doctrinale extérieure et d'une partie intérieure. La première, *karma-kanda*, « la partie des œuvres », la seconde *inana-kanda*, « la partie de la sagesse ». Les Védas sont l'œuvre de nombreux auteurs, mais ils ont été rassemblés et ordonnés dans leur forme actuelle, suppose-t-on, par Védavyasa, fils supposé d'un Rishi. L'origine des Védas est très ancienne et remonte à des millénaires avant la civilisation occidentale. Les pandits (savants) assurent qu'ils ont été transmis oralement pendant tout ce temps-là et que Védavyasa les a finalement regroupés pour en faire un ensemble alors qu'il était sur les rives du lac sacré de Manasarovara, derrière l'Himalaya, dans le Tibet actuel.

SOURCES

1 A. Hohenberger, *Die Indische Flutsage und das Matsyapurana*, 1930, Leipzig.

2 Idem.

3 H. Zimmer, *Indische Mythen und Symbole*, 1993, Munich.

4 Ibid. *Vishnu Purana*, p.20 et 43.

5 Ibid. *Vu Purana*.

6 E. Schleberger, *Die Indische G—ttewelt*, Munich, 1986.

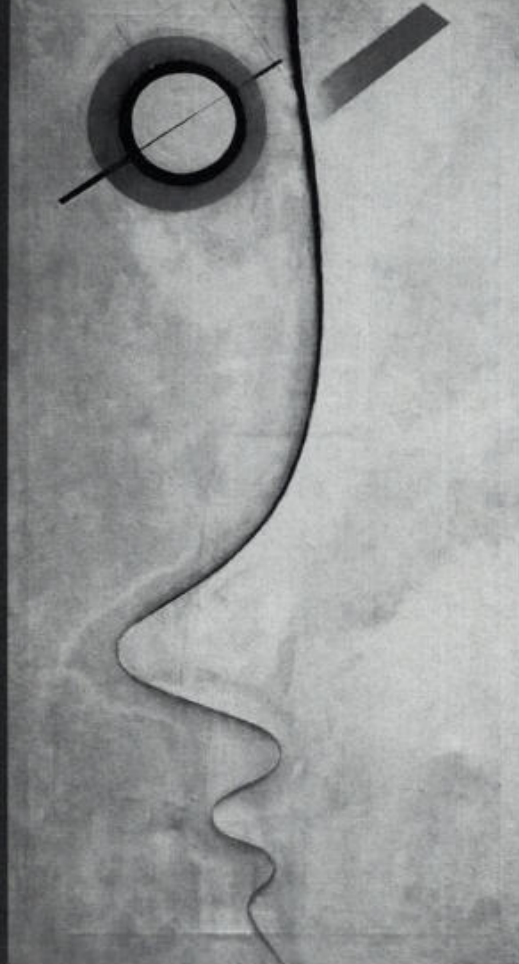
7 Springmann, p.67.

8 A. Hohengerger, *ibid*.

Les deux premiers encadrés proviennent d'enseignements du yoga, Georg Feuerstein, East West Publ., 2000.



Krishna danse sur le serpent Kaliya qu'il a vaincu. Bronze du XIXème s., Inde.



« Dans l'ancien temps, la guerre n'existait pas. Entre les peuples régnait la paix. Un homme avait une très jolie fille. »

Tel est le début d'un conte des Indiens Pieds-Noirs du Montana (USA) et de l'Alberta (Canada).

Les jeunes gens les plus valeureux voulaient épouser la jeune fille, mais celle-ci repoussait toutes les demandes en mariage. Quand ses parents décidèrent enfin de la marier, elle leur confia son secret :

« Il faut maintenant que je vous dise la vérité. Le soleil m'a dit : N'épouse aucun de ces hommes car tu m'appartiens. Si tu me fais confiance, tu vivras longtemps et tu seras toujours heureuse. »

Les garçons du village ne cessaient de taquiner un des leurs, un jeune homme

pauvre et défiguré par une vilaine cicatrice. Ils le ridiculisaient et le provoquaient en l'obligeant à demander la main de la jeune fille. Il finit par s'y soumettre sans aucun espoir. A son grand étonnement, celle-ci ne l'éconduisit pas de suite mais lui dit : « Va vers l'Esprit du soleil et dis-lui que tu veux m'épouser. Dis-lui de faire disparaître ta cicatrice, ce sera le signe de son approbation. »

L'esprit du soleil, la pure jeune fille et le pauvre balaféré figurent l'union de l'esprit, de l'âme et du corps dans une nouvelle vie. Tout être humain, s'il veut obtenir ce trésor, doit suivre la voix de l'âme et prendre le chemin de l'Esprit. Dans ce conte apparaissent de nombreux symboles éclairant la véritable évolution de l'homme.

Sans trop d'ardeur, le jeune homme s'engage dans la voie difficile de renoncer à la vie qu'il menait jusqu'alors. Il interroge le loup, l'ours et le blaireau, mais c'est le paresseux qui lui indique où se trouve le rivage de l'étendue d'eau qu'il doit traverser. Il y parvient, à l'autre bout du monde, complètement épuisé : « L'eau semble s'étendre à l'infini, il n'a plus de vivres et ses mocassins sont percés. Il a mal au cœur en se disant qu'il ne peut traverser ce lac immense, qu'il n'a plus la force de retourner dans son pays et qu'il va bientôt mourir sur ce rivage. »

Mais non ; et le récit continue en relatant comment l'aide lui parvient « de l'autre côté », sous l'espèce de deux cygnes qui s'avancent vers lui, qui le prennent et traversent l'eau scintillante. Ce n'est pas le loup plein de courage, ni l'ours plein

A gauche, au-dessus : Wladimir Stenberg, huile sur toile, 1920.

A droite : Pawel Kusnezow, Raisins rouges, huile sur toile, 1930-1931. Kusnezow était président de la Communauté des Quatre Arts instituée à Moscou et à St. Pétersbourg en 1925.



de force, ni le blaireau qui l'aident mais le paresseux. Cet animal qui dort quatorze heures par jour et passe le reste du temps pendu à la branche d'un arbre presque sans bouger n'est jamais agressif et n'attaque jamais. Pour les Indiens, il est le symbole de la paix. Ici, il symbolise l'état d'être nécessaire pour parvenir sur l'autre rive. L'homme isolé, dépourvu de la force spirituelle de la Lumière, est incapable de traverser l'abîme fondamental que représente cette grande étendue d'eau, mais l'homme équilibré, avare de mots et agissant en silence reçoit de l'aide. Et ce qui arrive sur la rive opposée est très frappant. Le pauvre balafre aperçoit une armure magnifique, mais il n'y touche pas. Elle appartient à l'Etoile du matin, le dernier fils de l'Esprit du soleil. Celui-ci fait confiance au jeune homme et le présente à ses parents : l'Esprit du soleil et sa mère, « Rouge lumière de la nuit ». Le lendemain, l'Etoile du matin se jettent sans réfléchir sur les dangereux oiseaux de la mort qui habitent à côté du lac et viennent de tuer sa mère et ses frères, les fils de l'Esprit du soleil. Le jeune homme voit le danger et tue les oiseaux avec sa lance. Après cette prouesse il reçoit l'autorisation d'épouser la jeune fille.

« Retourne chez toi », lui dit l'Esprit du soleil, « Ecoute-moi, sois brave, je suis le maître unique, tout m'appartient. C'est moi qui confère le souffle de la vie et qui ait créé la terre, les montagnes, les prairies, les fleuves et les forêts. J'ai créé les hommes et tous les animaux. »

Comme signe pour la jeune fille, il efface la cicatrice qui marque le visage du

jeune homme et lui apprend à bâtir une hutte dans laquelle exercer l'art de guérir. Chargé de nombreux cadeaux il s'en retourne, par la Voie lactée, dans son village. Bien qu'il porte des vêtements étrangers et n'ait plus de cicatrice, les habitants le reconnaissent et le reçoivent joyeusement. Il épouse la jeune fille et, en liaison avec l'Esprit du soleil, ils construisent la première hutte sur terre où pratiquer l'art médical.

La fin du récit transmet le message : l'être humain uni au Grand Souffle, à l'Esprit, obtient le pouvoir d'aider les autres. Il construit un champ de force plein de sérénité, dans lequel tous ceux qui parviennent à la compréhension et aspirent consciemment à la grande Puissance salvatrice obtiennent purification et guérison.

Chidr le Vert

Quand on s'éveille intérieurement au divin, après une période de préparation se développe une conscience nouvelle unie à l'Esprit divin. Cette bienheureuse expérience est celle du personnage nommé Chidr dans les enseignements islamiques.



Dans le récit de Sohrawardi, le sage dit à l'âme qui cherche : « Deviens semblable à Chidr quand il demande comment se défaire de « la cotte de maille de la matière », se débarrasser des chaînes de la nature terrestre.

« DEVIENS SEMBLABLE À CHIDR »

L'âme fait remarquer que se débarrasser de cette armure de fer est douloureux. Consternée, elle pose la question :

—Maître, que faire pour alléger cette peine ? Et le maître répond :

—Va à la source de Vie, verse de cette eau sur ta tête jusqu'au moment où la cotte de maille pourra facilement tomber tout en te protégeant encore des coups d'épée ; cette eau en affine les mailles de sorte que les coups sont moins durs à supporter.

—Maître, où se trouve la source de Vie ?

—Dans des lieux sombres. Si tu désires y parvenir, mets les justes chaussures et prends le chemin de l'espoir.

—De quel côté commence le chemin ?

—N'importe où. Si tu le suis vraiment tu iras jusqu'au bout.

—Qu'est-ce qui caractérise ces lieux sombres ?

—L'obscurité, tu y es sans le savoir. Quiconque prend ce chemin perçoit qu'il est lui-même dans l'obscurité, qu'il l'était déjà et qu'il n'a jamais vu la lumière.

Tel est le premier pas du pèlerin. A partir de là il lui est possible d'avancer. Une fois atteint ce point, il peut continuer.

—Est-ce notre lot de commencer par là ?

—Celui qui désire trouver la source de la Vie erre désespérément dans l'obscurité. Mais, au moment où il en est digne, il finit par voir la lumière.

Celui qui découvre la source de la Vie et s'y lave devient semblable à Chidr.

Sohrawardi ne mentionne que brièvement ce personnage mystérieux associé à la source de Vie aussi bien dans la tradition populaire orthodoxe de l'Islam que dans le Soufisme. Il lui est attribué toute une gamme de qualifications allant du guérisseur miraculeux jusqu'à l'Être spirituel suprême, et les musulmans l'honorent

dans de nombreux sanctuaires où il est réputé porter bonheur.

LA RENCONTRE AVEC CHIDR

De nombreux textes soufis évoquent la rencontre avec Chidr, une expérience marquante qui change complètement la vie et engendre souvent un grand dégoût des choses de ce monde. En ce qui concerne certains soufis, cependant, cette expérience essentielle ne semble pas modifier beaucoup leur vie extérieure. Il y a ceux qui font de Chidr leur frère, d'autres leur père spirituel. Il y en a qui le voit sous forme d'un homme qui les guide sur le chemin.

On pourrait également considérer qu'il est un être spirituel microcosmique tout intérieur qui allume la flamme de la nouvelle conscience. Sur le plan cosmique, il est le guide spirituel de l'humanité. Dans ce rôle de guide intérieur, la tradition islamique en fait le serviteur anonyme de Dieu qui dirige Moïse. Selon le Coran, Moïse doit éprouver trois tentations et ce serviteur possédant la sagesse divine l'avertit : « Tu ne pourras pas tenir avec moi jusqu'au bout. Comment pourrais-tu supporter certaines choses si tu ne les comprends pas ? » (Sourate 18, vers 65-82).

Il amène Moïse avec lui à condition qu'il ne pose aucune question sur ses agissements. Comme de juste, trois événements ont lieu à propos desquels Moïse trouve la façon d'agir de son guide si fausse et répréhensible qu'il ne tient pas parole et l'interroge. Moïse, l'homme de la loi, n'arrive pas à situer ces incidents, la perception intérieure lui manque encore car il les interprète d'après la logique, la morale et les critères

ordinaires. A la suite de ce passage du Coran le soufisme fait la distinction entre la « connaissance chidrique » et la « connaissance mosaïque ». Moïse représenterait l'« imam des hommes extérieurs » et Chidr serait le possesseur de la connaissance véritable, la Gnose (Ma'rifa en arabe). Chidr est « le seigneur des mystères » : « Sache que Chidr est le reflet du nom secret de Dieu et que sa place est celle de l'Esprit », déclare le soufi persan Abd ar-Razzaq.

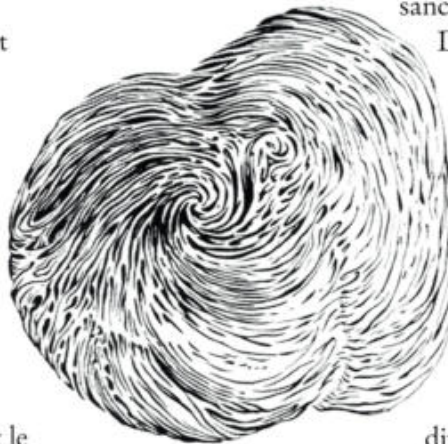
CHIDR ET LA CONNAISSANCE

Pour le Soufisme, la connaissance spéciale qu'incarne Chidr, la connaissance divine, est le savoir « venant de Dieu » ou « en présence de Dieu » décrit dans la 18ème Sourate. Le Grand Maître Ibn al-Arabi affirme dans une lettre :
« Sache, ô frère, que pour nous la connaissance n'est parfaite que si elle vient directement de Dieu, sans passer par l'entremise de la tradition ou d'un cheik. Qui s'occupe uniquement de ce que dit la tradition dans tous ses détails passera à côté du bonheur de son Seigneur.

La personne qui passe sa vie à scruter scientifiquement les traditions ne rencontrera pas la vérité. Et si, ô frère, tu suis le chemin accompagné par des guides divins, tu parviendras à la contemplation de Dieu et, de Dieu, tu recevras la connaissance de toutes choses par une juste inspiration, comme Chidr l'enseigne, et cela sans effort, ni peine ni insomnie.»

CHIDR ET ALEXANDRE LE GRAND

Chidr ne représente pas toujours le guide spirituel mais souvent le chercheur lui-même. Au cours des temps, les auteurs musulmans l'ont relié à des traditions anciennes variées pour montrer l'évolution qui l'a fait devenir le



« serviteur immortel de Dieu ». Un mythe très répandu provenant de l'antiquité grecque, hébraïque et syriaque, rapporte qu'Alexandre le Grand recherchait la source de Vie. Au Xème siècle, par exemple, le théologien Ibn Baboye raconte :

« On a écrit qu'il était la source de Vie et que ceux qui en buvaient ne mourraient pas jusqu'à ce qu'ils entendent l'appel au réveil, au jour de la résurrection. Alors Alexandre partit à sa recherche et finit par arriver à un endroit où il y avait trois cent soixante sources. Chidr commandait son avant-garde et de tous ses hommes il était son préféré. Alexandre donna à chacun ainsi qu'à Chidr un poisson salé en disant : « Plongez tous votre poisson dans une source, n'importe laquelle. » Chidr se dirigea vers une des sources, y trempa son poisson et voici que celui-ci redevint vivant et s'enfuit. Voyant cela Alexandre sut que Chidr avait trouvé la source des eaux de la Vie.

Pour les derniers écrivains soufis, la source de Vie est surtout la source de la compréhension, et « elle est cachée dans votre logis » disent-ils. Ali al Qari relie indirectement la connaissance à la lumière : « Il est dit : l'eau de la Vie évoque la connaissance et l'obscurité, l'ignorance. » Pour lui, tout comme pour Sohrawardi la source de Vie gardée par Chidr se trouve dans l'obscurité et qui s'y baigne ou en boit s'élève dans la lumière éternelle.

CHIDR LE VERT

L'étroite relation entre Chidr avec la source de Vie explique aussi son nom, qui veut dire « vert » en arabe. Chaque fois que Chidr touche la terre, les champs et les fleurs, tout s'épanouit, dit-on. Notion très profonde car la couleur verte joue un grand rôle dans l'islamisme et le soufisme. Dans certains textes les différents stades du développement de la conscience et de l'alchimie sont comparés aux couleurs. Ici se profilent les enseignements du soufisme reliés à l'alchimie comme ceux du Persan Nadjm ad-Din

al Kubra du XIIème siècle. Ce dernier affirme nettement au début de son œuvre : « Notre méthode est alchimique. *Odeurs délicieuses de l'amitié et de la manifestation de la sublimité.* » Pour lui la couleur verte est celle de « la force vitale du cœur ». Cette couleur est la dernière qui subsiste ; d'elle émanent des irradiations étincelantes baignées d'une lueur rayonnante. Bien que parfois trouble, cette couleur peut être parfaitement limpide. Son trouble signale un retour vers l'obscurité de la nature, tandis que sa pureté traduit la souveraineté de la Lumière divine. Au XIVème siècle, le Persan Simnani fait l'hypothèse que l'homme possède sept organes subtils (les sept centres énergétiques ou chakras), et donne à chacun le nom d'un prophète. Il explique ainsi le Coran de façon pénétrante : il ne s'agit pas de personnages historiques mais de symboles de la croissance de l'âme. Le septième organe subtil (latifa) est « Mohammed en ton être ». Ces sept centres de force intérieure font naître un nouvel organisme et les lumières de couleurs différentes qui entourent les organes subtils nous font reconnaître leurs stades de développement. Le vert est la couleur du septième organe. Ce symbolisme suggère que Chidr le Vert est associé à la croissance du nouveau corps de l'âme. Ce n'est que dans un corps de l'âme suffisamment subtil que l'Esprit peut se manifester et s'unir à l'âme.

CHIDR ET LE ROYAUME DU NORD

Dans l'œuvre cosmologique d'Abd al-Karim al Dschili (décédé en 1428) Chidr est un être spirituel de l'univers, lequel comprend selon lui sept sphères célestes et sept terres concentriques dont la meilleure est la terre des âmes. Dieu l'avait créée plus blanche que le lait et plus sucrée que le musc, mais quand Adam y pénétra après sa chute, elle prit la couleur de la matière. Néanmoins, à l'extrême nord, existe encore un lieu où n'a jamais pénétré un pécheur et qui est resté aussi blanc qu'à l'origine. C'est la demeure « des hommes du Mystère » dont le roi est Chidr.



CHIDR EN L'OCCIDENT

Les légendes et poèmes sur Chidr furent si nombreux et propagés pendant tant de siècles qu'ils parvinrent rapidement en Occident. Goethe n'est pas, et de loin, le premier auteur qui y fait allusion quand il écrit dans *Le Divan Occidental-Oriental* :
Le Nord, l'Ouest, le Sud volent en éclats,
Les trônes craquent, les royaumes tremblent,

Fuis maintenant vers le pur Orient,
Pour éprouver l'air des patriarches
Alors qu'on aime, chante et boit,
La source de Chidr te rajeunira.»

Gustave Meyrink a repris le personnage de Chidr dans *Le Visage Vert*, et y fait référence à la signification du mot arabe « chidr » qui signifie « vert ».

Tous ces exemples montrent que le chemin menant au royaume de Chidr commence dans l'obscurité du monde de la matière, à la source de Vie où se rencontrent la nature et l'Esprit. L'eau de la Vie confère compréhension et connaissance divine. Cette connaissance élève l'homme et lui confère, comme à Chidr, une nouvelle conscience ; il demeure dès lors dans le monde de la Lumière tout en vivant encore dans l'obscurité pour indiquer le chemin à tous ceux qui cherchent Chidr et finiront par l'atteindre intérieurement.

SOURCES

Henri Corbin, *L'Archange empourpré* de Sohravardi, Quinze traités et récits mystiques, Fayard, France, 1976.

Patrik Franke, *Beregnung mit Khidr*, Frank Steiner Verlag, Stuttgart, 2000.

Henri Corbin, *En Islam Iranien*, 4 tomes, Gallimard, France.

A gauche : Jardin idyllique (le paradis), manuscrit français du XV^{ème} s.

La rêve de l'immortalité

L'esprit humain et les futurs nanorobots¹ de la technologie génétique pourront coopérer de façon parfaite ; du moins si on en croit les toutes dernières recherches. Elles permettraient de créer un « appareil neuronal » en accordant microprocesseurs et structures biologiques. « Dans trente ans environ il sera possible de reproduire complètement le cerveau par un appareil neuronal, » affirme le scientifique Ray Kurzweil.

Il sera déjà difficile à l'époque de faire la distinction entre l'homme et ce genre d'appareil : les ordinateurs auront des émotions et des désirs humains, ils formuleront des vœux et des objectifs. On y parviendra par l'échange des électrons des acides nucléiques, et en imprimant des reproductions de modèles de pensées sur les processeurs au silicium. L'humanité sera-t-elle la première espèce de cette planète à se transformer elle-même au moyen de ses propres découvertes ?

Selon Kurzweil : « Des appareils nous témoigneront qu'ils ont une conscience et on devra

conscience voit surgir à l'horizon de grandes possibilités, elle s' imagine pouvoir se libérer de la matière de ce monde. Mais la dématérialisation, serait-ce vraiment planer dans une liberté « numérique » ? (Cette prétendue « dématérialisation » n'est en réalité qu'une matérialisation d'un nouveau genre NdT).

LE BIENHEUREUX CHEMIN DU RETOUR

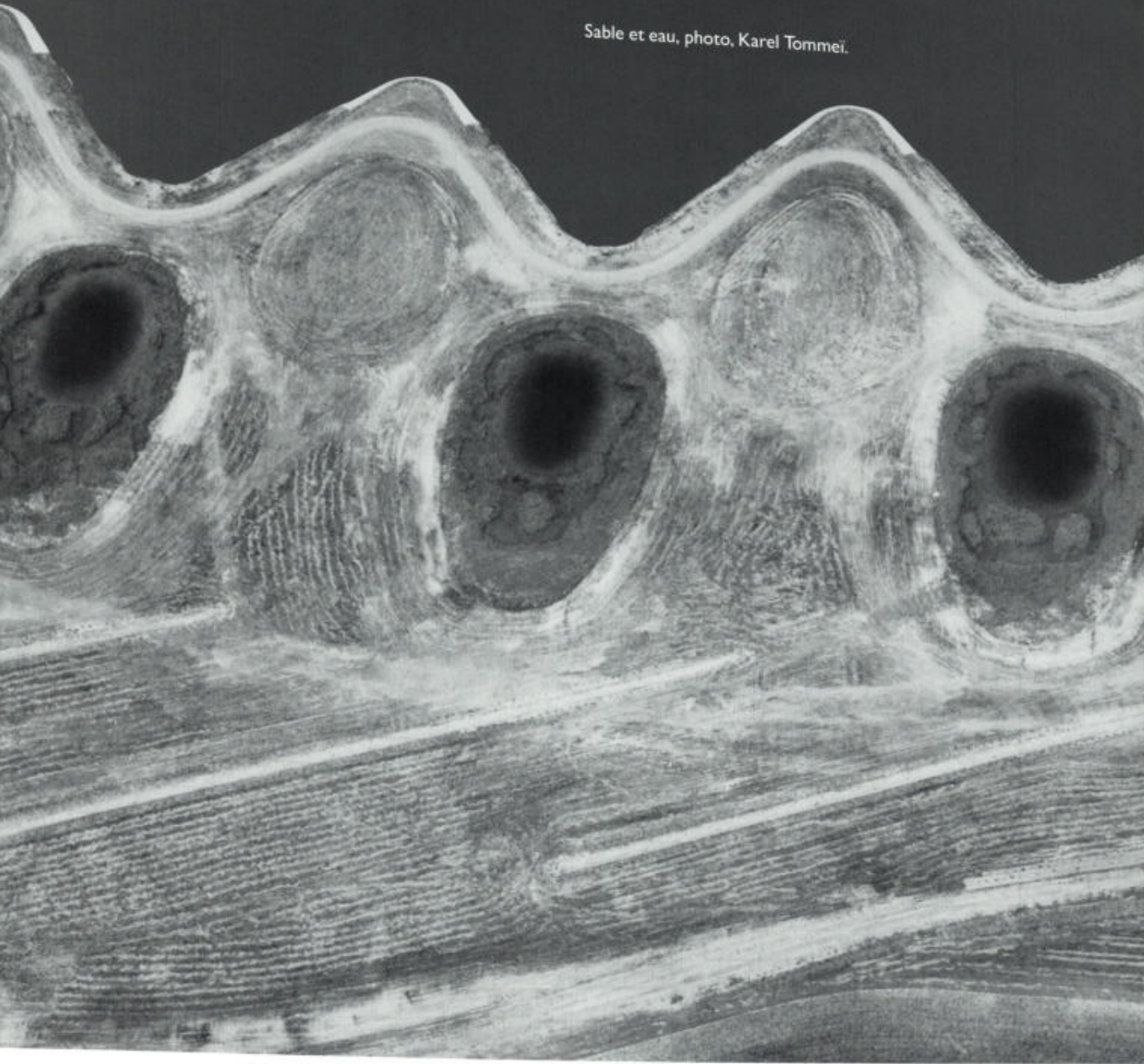
Par ailleurs, la voie de la véritable dématérialisation commence par la purification du cœur. Qu'est-ce que le cœur ? Quels processus y entrent en jeu ? Sont-ils passifs, dirigés par nos

Nous ne sommes qu'à peine conscients de la richesse latente que nous possédons.

coopérer avec eux sinon leur cerveau électronique se mettra à dérailler. L'évolution de l'intelligence est une affaire de charge faible ou élevée. Les ordinateurs intelligents ne s'opposent pas à l'homme, ils ne le feront pas disparaître mais fusionneront avec lui.»

Au début de l'ère du Verseau il semble bien que l'être humain et la nature veuillent s'engager dans un processus de profond changement, allant de la matérialisation vers une dématérialisation d'une sorte ou d'une autre. La

pulsions et orientés sur les choses banales ? Ou est-ce un processus de la conscience qui nous amène à comprendre que le principe supérieur en nous appartient à la longue chaîne de tous ceux qui font la même expérience vitale ? Nous ne sommes qu'à peine conscients de la richesse latente que nous possédons. Le regard change quand on sait que notre vie est étroitement unie à celle de notre prochain. La vue s'approfondit. On commence à percevoir les difficultés des autres et d'où proviennent leurs passions ; on



comprend la souffrance qui accompagne toute vie. Ainsi l'accroissement du rayon d'action du cœur – qui en est la conséquence – génère un nouveau pouvoir mental incapable de rien concevoir qui soit contre la vie véritable. Il constituera la base solide d'une nouvelle activité de la volonté et du comportement ! Or cette voie, la croissance des pures et véritables impulsions du cœur, mène à l'expérience et à la conscience. L'expérience montre la place que l'on occupe dans son environnement et notre rôle dans la

société. L'expérience entraîne la connaissance et la maîtrise de soi. Elle nous montre pour commencer notre quasi impuissance, chose qui, de façon naturelle, donne de l'humilité. Jusqu'au moment où l'on comprend que la maîtrise de soi est avant tout don de soi. Cela paraît simple et facile mais en même temps subtil et difficile. Or le don de soi éveille une nouvelle capacité indissociable de nous-même : nous nous apercevons que nous pouvons faire beaucoup. Relié à la chaîne des êtres et pourvu d'un nouvel



enthousiasme, nous déployons un pouvoir d'action très dynamique.

Cela signifie aussi le retournement de notre point de départ, l'axiome hermétique : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, » car le résultat des actes purs se fait sentir dans le cosmos, le macrocosme et l'univers entier, c'est-à-dire de bas en haut !

Nous esquissons ici en quelques mots la vraie voie à suivre : le seul épanouissement justifié de l'humanité auquel on puisse penser, celui qui confère un bonheur parfait. Car lorsque effort et action coïncident, il y a unité du cœur, de la tête et du comportement. Comme un enfant qui se réjouit d'une nouvelle activité, l'homme qui dispose des nouveaux aspects de la conscience du cœur et du cerveau ressent un très profond bien-être en même temps qu'il plonge dans le ravissement et la paix, état qui entraîne guérison et bonne santé.

C'est exactement ce que le principe central

de la rose du cœur cherche : le parfait épanouissement de l'être humain. A ce propos, il est possible de recevoir beaucoup d'aide et d'inspiration d'une école spirituelle où chaque membre s'efforce journallement de faire un pas dans cette direction.

DÉMATÉRIALISATION NÉGATIVE

Cependant, restons réalistes. L'être humain ne peut pas toujours réagir positivement aux impulsions qui accompagnent l'énergie du Verseau parce qu'en général il n'est pas au courant de cette possibilité d'évolution de sa destinée. Le piège : il pense que c'est sa personnalité mortelle qui devrait devenir immortelle, ou bien que son moi mortel, conjointement avec un corps physique vivant artificiellement, devrait survivre sans fin dans ce monde. Voilà l'idée qui mène fatalement à l'erreur et au mauvais emploi des possibilités qu'offre l'ère du Verseau.

On peut considérer que le développement du « virtuel » résulte de l'activité du Verseau et que ceci aura de grandes répercussions sur le monde du travail et la vie même des sociétés occidentales. Beaucoup de communications qui, antérieurement, avaient lieu par contact personnel ou par écrit, se font maintenant par voie électronique. Voilà un trait caractéristique de l'action du Verseau. Enfants et jeune gens grandissent dans ce monde virtuel. Cependant, les excès dans ce domaine sont préjudiciables et entraînent la hausse du pourcentage de troubles mentaux.

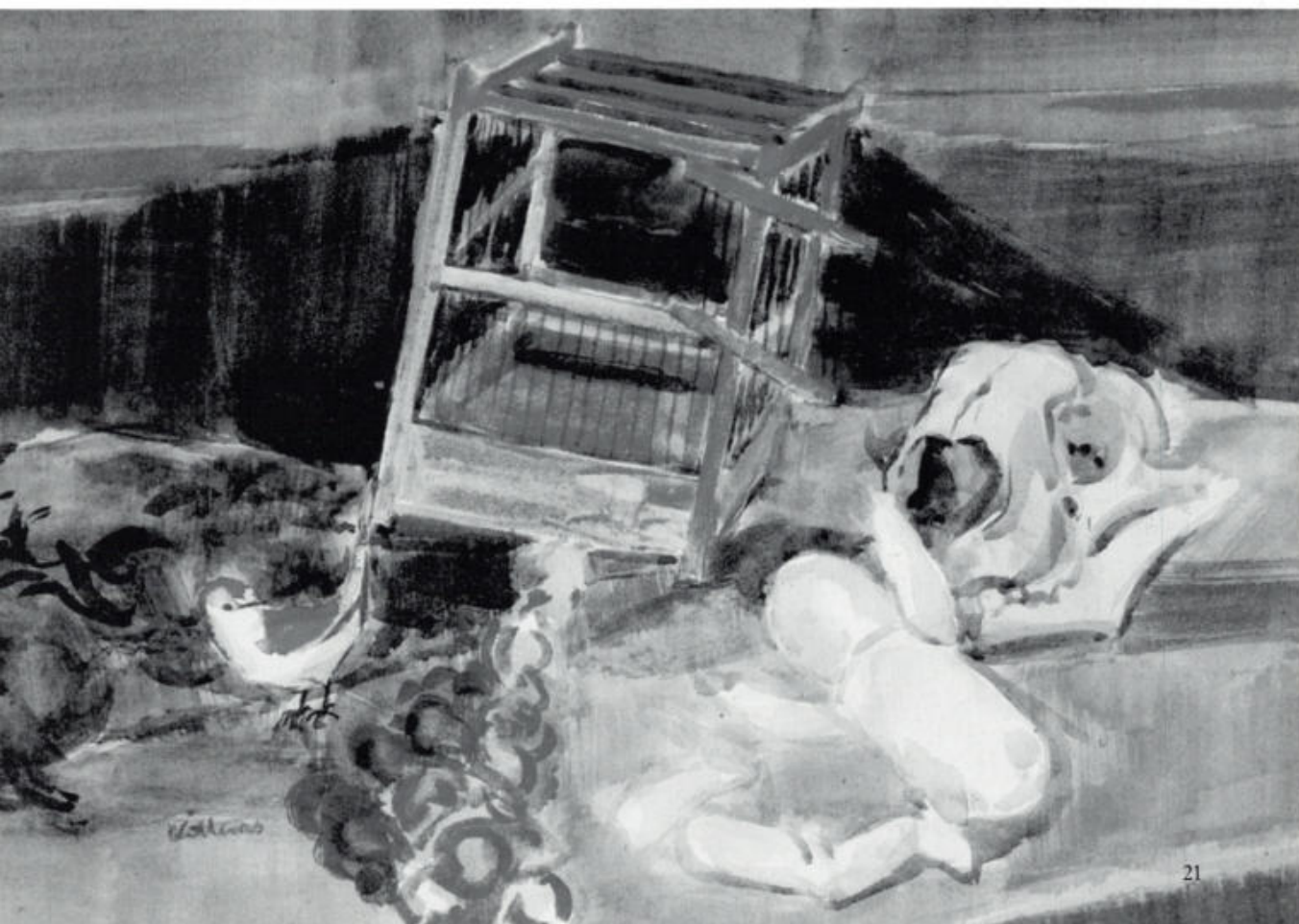
Par la liaison de la médecine avec la micro- et nano-technologie¹ apparaissent aussi de nouvelles techniques virtuelles. Comme on l'a dit au début de cet article, on peut aujourd'hui implanter des microprocesseurs dans le cerveau, le cœur et autres organes. Dans quelques années, il y aura des millions de « nanorobots » dans le corps humain, des gardiens de sa santé qui feront leurs rondes dans les artères, les veines, et même les capillaires, agissant et réagissant de façon

A gauche : Ménades dansant, projet de sculpture, environ I^{er} siècle avant J.-C., Museo delle Terme, Rome, Italie.

Au dessous : Joop Willems, La vie dernière. Huile sur toile, 1984.

complètement autonome. On ne sait pas ce qui se passera alors dans nos corps subtils. La science ne connaît pas cette question, donc elle ne se la pose tout simplement pas. Que se passera-t-il sur le plan de l'âme, de la conscience ? Quels sont les dangers d'une telle manipulation ?

Un autre exemple est celui de l'emploi des systèmes « biométriques » pour les examens physiologiques. Une caméra numérique fait une prise de vue de l'iris de l'œil, et un ordinateur en compare les trois cents petites marques par rapport aux données d'un modèle caractéristique. L'empreinte digitale ordinaire ne présente qu'une quarantaine de ces marques. L'iris est donc unique et impossible à copier. Mais le rayonnement électronique envoyé dans l'œil ne



L'essence éternelle de l'homme attend de se libérer de la matière pour entrer dans la vie d'un monde tout à fait différent.

transperce-t-il pas ainsi le cerveau directement ? Que se passe-t-il alors encore une fois sur le plan de l'âme, de la spiritualité ? Cela influence-t-il les glandes à sécrétion interne actives dans le cerveau ? Les yeux, les « miroirs de l'âme », sont reliés de façon subtile à la pinéal, laquelle, selon les théories scientifiques modernes, a la même structure que les yeux. On ne pose que rarement pareilles questions, et elles ne reçoivent jamais de réponses. Les chercheurs des USA vont encore plus loin puisque, comme nous l'avons montré dès le début, ils étudient la possibilité d'accorder microprocesseurs et biologie pour obtenir un « appareil neuronal ».

LE RÊVE DE L'IMMORTALITÉ

L'objet des chercheurs scientifiques est donc de séparer l'esprit humain, ou ce qu'ils considèrent comme tel, du corps matériel vulnérable, non fiable, superflu, et d'implanter celui-ci sur des microprocesseurs et nanorobots. Si nous rendons la vie numérique, nous la rationalisons, nous rendons inutile le corps trompé par ses sens, et créerons des systèmes dynamiques auto-structurés. C'est ainsi que l'homme tend vers le rêve de l'immortalité.

Les « Extropians », un groupe de spécialistes de l'électronique qui se qualifient de « transhumanistes futuristes » travaillent toutes les technologies imaginables pour réaliser le plus vite possible la transformation du monde en un système virtuel « hyperéconomique ». Ils prévoient que l'homme ayant expérimenté son corps et son mental doit évoluer jusqu'à devenir un « proto-superman » de grand talent technologique, bien supérieur au reste de l'humanité, et qu'il en résultera la disparition de l'ancien genre humain.

Hans Moravec, chercheur pionnier des ordinateurs, a parlé le premier, dans les années

quatre-vingt, de la chute du genre humain avec grand enthousiasme. Il ne trouve pas nécessaire qu'il reste grand chose de l'homo sapiens qui n'est qu'un « citoyen d'esprit borné natif de la planète terre ». La transformation de cette forme de vie biologiquement limitée est imminente : « Nous allons tous devenir des robots. C'est aussi inéluctable qu'admirable. L'évolution est plus puissante que nous. Nous ne sommes qu'une partie du grand Tout. »

GRANDE ESPÉRANCE, GRANDE ERREUR

De quelle révolution parlent Moravec et les scientifiques ? Et de quel grand Tout ? Qu'entendent-ils par un « proto-superman », par l'immortalité ? Qu'est-ce que l'intelligence, l'esprit, l'âme ? Que signifient pour eux la conscience, la conscience de soi et l'omniscience ?

Dans un certain sens on peut dire qu'un élan passionné pousse les intellectuels à la recherche désespérée de l'immortalité. A la base, il n'y a pas toujours que des motifs inférieurs. Mais un solide fondement et un véritable savoir manquent trop souvent touchant la signification de l'être, de l'humanité, de l'univers. Un désir nerveux de perfection, d'harmonie et de sagesse, des vœux intenses d'union pour échapper à toute séparation nous entraînent tous, sans compter l'aspiration à l'omniprésence. Seulement toute cette recherche a lieu dans le monde mortel.

Dans le domaine de la science électronique vit le mythe de l'immortalité, de la toute puissance et de l'omniscience. Mais comment supprimer les caractéristiques mêmes de la nature que sont le transitoire et la mortalité ? Tout ce qui y apparaît disparaît. Le changement est le trait principal de notre existence. Ni les microprocesseurs ni même les nanorobots ne sont éternels, ils disparaîtront tôt ou tard. Ce qui

est éternel en l'homme doit chaque fois se débarrasser de son enveloppe mortelle incompatible avec l'état d'immortalité. La substitution par l'électronique ne changera rien. Ce qui est éternel dans l'homme n'attend pas de vivre éternellement dans ce monde de la mort où il se trouve en exil permanent. L'essence éternelle de l'homme attend de se libérer de la matière pour entrer dans la vie d'un monde tout à fait différent.

LA SÉPARATION QUI DÉTERMINE TOUT

La science part, en règle générale, d'une image matérielle du monde. L'homme avec son cerveau extrêmement compliqué et son pouvoir intellectuel est persuadé qu'il percera un jour les derniers secrets de la vie, que ce n'est plus qu'une question de temps. Le Rose-Croix voit le monde tout à fait autrement. Son point de départ pour renouveler la vie est justement le centre spirituel éternel du cœur. Voilà ce qui guide tous ses faits et gestes. Et quand le Rose-Croix est sur la voie de la libération de ce centre spirituel de l'esprit, il lui vient des pensées tout à fait différentes des considérations ordinaires. Ce nouveau pouvoir mental n'est pas intellectuel, c'est une intelligence pleine de raison, le fondement d'une nouvelle conscience éclairée, dont l'origine est un tout autre état de vie.

LA SOLUTION

Il s'agit de la lutte ancestrale entre la lumière et les ténèbres. Cette lutte arrive aujourd'hui, en ce début de l'ère du Verseau, à une phase décisive. La dématérialisation négative agit non seulement sur les individus mais sur l'évolution de l'humanité tout entière, le cosmos, notre système solaire et tout l'univers. C'est à l'intérieur de chacun qu'a lieu cette lutte, c'est là que se mesurent avec la Lumière les forces qui agissent à l'arrière-plan. Il s'agit de la lutte millénaire pour l'extermination des âmes, tout au moins pour leur dégradation, afin qu'elles demeurent à jamais prisonnières de la matière.

Mais tout finit par suivre un plan. Tout se passe d'après les lois de la nature et, selon le principe même de Faust, nous redeviendrons libres : ici œuvrent les forces du mal, mais le mal peut toujours se transformer en bien. Autrement dit, nous recevons une force et un soutien véritables quand nous nous tenons prêts et restons réceptifs. Qu'est-ce qui pourrait encore nous retenir ?

SOURCES

- Interview : Ray Kurzweil, Homo Sapiens, dans le cybermagazine *Konrad*, Coruner+Jahr, n° 6, 1999.
- R. Kurzweil, *The Age of spiritual machines : when computers exceed human intelligence*, Viking/Penguins, New-York and London, 1999.
- Autres ouvrages de cet auteur : 1999, 2000, 2004, 2005.
- www.kurzweilai.net
- www.kurzweiltech.com
- H. Moravec, *Robot : Mere Machine to transcendent Mind*, Oxford University Press, 1990 (et rééditions).

¹ Note du rédacteur : 1 nanomètre a environ la grandeur d'une molécule.

Le cri, le pont, l'esprit

L'être humain est double. Tous les écrits gnostiques et hermétiques qui témoignent des grandes capacités humaines le montrent. L'ensemble des doctrines de la Gnose portent sur l'idée que l'homme, dans son essence, est un dieu, idée que les réalités de l'existence et la science moderne rendent difficile à envisager.

L'ESPRIT DANS LA NATURE

Aujourd'hui l'on ne croit qu'à ce que l'on voit et mesure, ou bien aux dires de certains avec preuves à l'appui. Les sciences de l'Esprit ont perdu la place de choix qu'elles occupaient au début des temps modernes. Malgré tout, l'homme a conservé la passion de discuter du surnaturel, de l'Esprit, de Dieu. De la périphérie, où les chercheurs scientifiques se heurtent aux incompatibilités de leur propre système, de nouvelles idées piquantes surgissent dans la pensée scientifique.

Serait-on mené par quelque réalité spirituelle divine ? Ou bien est-ce la curiosité d'un esprit jeune et débridé qui va jusqu'à toucher les confins de son propre domaine ? Rien que le fait de se poser encore et toujours une telle question montre qu'elle n'est pas si simple que l'on croyait. Il est évident que l'intelligence a des limites ; il y a des domaines dont le mental ne possède pas et ne peut pas posséder la maîtrise.

Beaucoup d'œuvres mondiales avancent que l'être humain porte un soleil spirituel au centre de lui-même. Jadis ce soleil était en pleine activité et le dirigeait. De nos jours, on le cherche ou on nie sa présence.

L'OPPOSITION ENTRE ESPRIT ET NATURE

Le philosophe russe Nicolas Berdiaev écrit : « Il faut considérer que l'opposition entre esprit et nature est fondamentale. [...] L'esprit n'est ab-

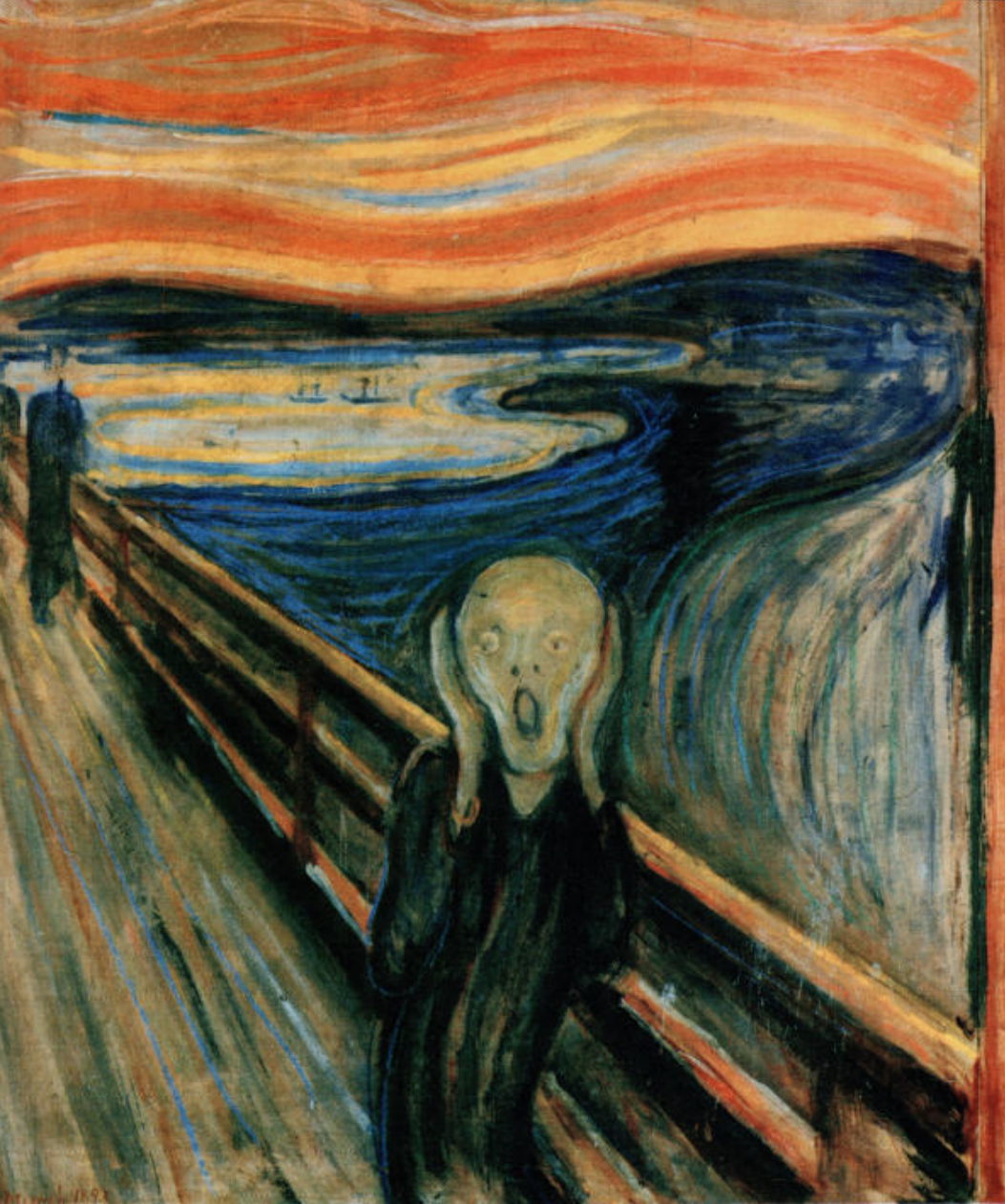
solument pas une réalité au sens où l'est la nature, ou l'est une réalité bien visible. »

Il dit que tout ce qui appartient à l'homme naturel – son âme comme son corps physique – est de ce monde et ne fait que partager avec les animaux leurs constitution et capacités. La réalité de l'Esprit en l'homme, en l'être originel véritable, a bien une réalité mais elle est tout à fait différente des faits ordinaires. Sur ce point se pose directement la question de l'action de l'Esprit dans ce monde. A ce propos, Berdiaev déclare : « C'est à des profondeurs indicibles que l'Esprit saisit le monde et y fait briller une tout autre lumière. »

L'Esprit ne touche donc notre « petit monde », l'homme « microcosme », que dans ses profondeurs extrêmes. Si l'homme en a l'intuition, il se rend compte que c'est son intense désir qui cause pareil attouchement. Néanmoins ce phénomène n'est qu'un feu follet si son désir ne se tourne pas vers l'Esprit lui-même et seulement vers son reflet dans la matière. L'homme cherche le paradis, mais comme il n'a aucun savoir, il se retrouve toujours empêtré dans la jungle du monde civilisé et cultivé de la nature.

L'ESPRIT ET LES SYMBOLES

Dans son ouvrage intitulé *Geest van the Vrijheid* (L'esprit de la liberté) Berdiaev sépare la nature et l'Esprit en citant W. J. Soloviev : « Tout ce qui est visible sur cette terre n'est que le reflet, n'est que l'ombre de ce que les yeux ne voient



Edvard Munch, Le Cri, Oslo, 1893. Cet autoportrait psychique de Munch montre de façon assez frappante que c'est la nature qui pousse un cri accusateur, et non le personnage sur le pont.

pas.» Plus loin il dit que notre monde naturel n'a aucune profondeur, mais que son sens et sa signification proviennent d'un autre monde, le monde de l'Esprit. La formule hermétique : Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, se vérifie en ce qui concerne l'homme né de la nature. Mais ses pouvoirs de perception sont si reliés au monde naturel, au « reflet », qu'il n'a plus qu'une présomption de la présence de l'Esprit au plus profond de lui.

Etant donné que son côté spirituel lui donne au moins quelque intuition, le langage des symboles lui serait accessible. Eux seuls lui permettraient de reconnaître ce qui est « invisible aux

yeux ». Car les images archétypes de la conscience collective stimulent l'aspiration au monde de l'Esprit, origine de l'humanité.

Les symboles constituent un pont par lequel passer dans le monde spirituel. Notre profond désir nous guide vers ce pont, première possibilité de surmonter l'abîme entre nature et Esprit.

LA TOUR DE BABEL ET LA CONFUSION DES LANGUES

La signification originelle des symboles spirituels s'avère extrêmement imprécise. Un symbole est à la fois lumière et énergie. Mais qui pos-

sède encore la sensibilité nécessaire pour percevoir la vibration d'une telle énergie ? Bien que la force de Lumière de l'Esprit en appelle à l'origine, à la conscience ensommeillée de l'homme divin, nous en restons à nos propres interprétations à dominante hautement intellectuelle ou bien sentimentale, ces dernières étant encore les plus fortes. Ces réactions individuelles font voler la lumière en myriades d'éclats insaisissables. Nos capacités naturelles n'en recueillent que d'infimes morceaux.

Ces réactions individuelles et les contresens inhérents provoquent une « confusion babylonienne du langage » où se perd la signification du symbole de l'Esprit. Dans la Bible on constate le début de cette destructuration du sens des symboles et l'on tâche d'en combattre les conséquences avec la construction de la célèbre tour de Babel.

Il y a deux manières de réagir aux symboles de l'Esprit. Les tentatives d'explication et de systématisation de l'indicible provoquent une dissonance de l'énergie qui nous touche intérieurement. Nous écoutons cette dissonance qui, pour parler comme Berdiaev, « résonne à des profondeurs inimaginables », alors s'éveille, vibre intérieurement une certaine compréhension.

Beaucoup de tentatives et de déceptions nous rendent conscients de l'abîme entre Esprit et nature. Comme on l'a dit plus haut, les symboles de l'Esprit peuvent constituer un pont par-dessus l'abîme. Ensuite il se peut que le pont finisse au milieu et que nous ne voyions pas sa deuxième moitié. Or si nous nous retrouvons sur le pont cela signifie que nous portons en nous l'homme divin comme une réelle possibilité. Et l'on apprend à se considérer sous la forme d'un dieu endormi.

Edouard Munch montre dans son tableau intitulé « le cri » l'appel au secours de celui qui est arrivé sur le pont : c'est l'appel au secours de la nature avec laquelle il ne fait qu'un. Cette représentation évoque une profonde répulsion mais en même temps, de façon quasi magique, la réussite du passage sur le pont. « Le cri » est un document autobiographique qui relate l'angoisse

chronique de E. Munch, une donnée réaliste inscrite par lui dans son journal intime.

« Je marchai dans la rue avec deux amis, le soleil descendait – une grande mélancolie m'envahit – le ciel se colora soudain de rouge sang. Je m'arrêtai, épuisé, et m'appuyant contre une barrière, j'aperçus des nuages flamboyants semblables à des épées sanglantes – le fiord et la ville bleue sombre – mes amis continuaient d'avancer, et moi je me tenais là, tremblant d'angoisse tandis que j'éprouvais le long cri déchirant et sans fin de la nature. »

Arrivés au milieu du pont, nous nous rendons compte que nous, hommes de la nature, ne savons rien, et n'avons aucun pouvoir de nous libérer. « Je restai là et m'appuyai à la barrière, épuisé. » Avec un désespoir croissant nous essayons de réveiller, d'animer le dieu endormi en nous. Car lui seul a le pouvoir de nous faire passer le pont jeté par-dessus l'abîme.

LA GRÂCE DIVINE

Le cri reçoit une réponse : arrivé au milieu du pont l'on perçoit que la partie manquante n'est en réalité que dissimulée et que seule la grâce divine a le pouvoir de réveiller le dieu intérieur endormi. A cet instant surgit une nouvelle vie. Voilà ce que décrit Paul quand il dit : L'homme de la nature ne comprend pas l'Esprit divin ; il est folie pour lui, il ne peut le saisir bien que le spirituel veuille être saisi. « L'homme a été semé corps animal, il ressuscite corps spirituel. » (Paul, I Cor. 15, 44).

SOURCES

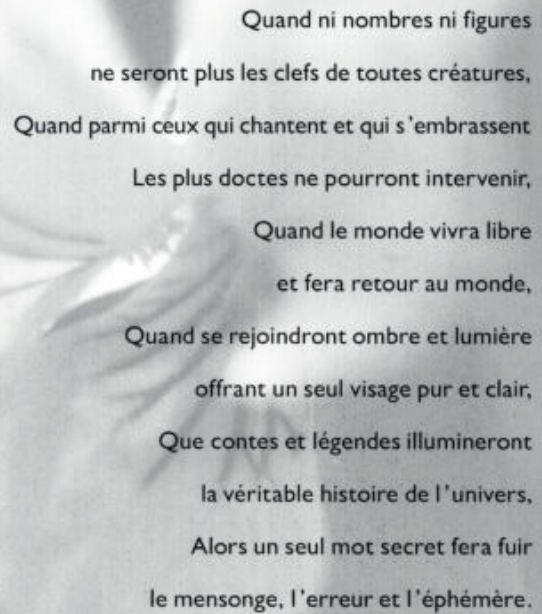
Berdiaev, *Philosophie des Freien Geistes*, (*Philosophie de la liberté*), 1930, J. C. B. Mohr.

Friedrich von Hardenberg (1772-1806), ou Novalis, est un jeune homme mince, élancé, aux yeux bruns, clairs et brillants. Une bienveillance enjouée émane de lui. Il est poète, juriste et ingénieur des mines. En 1794, il donne des leçons à Sophie von Kühn qui est juste âgée de douze ans. Dans une lettre à son frère Erasme il écrit : « Un petit quart d'heure a décidé de ma future destinée, » et il se fiance avec elle un an après, mais elle meurt au bout de trois ans en 1797. A partir de là, Friedrich se consacre à sa profession en tant que fonctionnaire dans l'exploitation des mines de sel. Il habite près de Freiberg en Saxe, où il s'était inscrit à la fameuse Ecole des mines.

A côté de son métier et de ses études, Novalis écrit sans discontinuer et entretient des relations avec les plus célèbres poètes et philosophes d'Allemagne. Ainsi rend-il visite à Schiller, qu'il soigne durant quelques nuits lors d'une de ses dépressions et auquel il voue une profonde admiration. Il connaît aussi Goethe, dont il dit : « Si Schiller écrit pour le petit nombre, Goethe écrit pour le grand. » Il est également l'ami des frères Schlegel et de Ludwig Tieck.

Son œuvre consiste surtout en fragments comportant une grande richesse d'idées sur tous les aspects de l'art et de la religion. Il a une manière toute personnelle d'aborder la science. C'est intentionnellement que nous citons l'une de ses formules : « Tout est semence. »¹

Novalis est un fervent de Jacob Boehme ; il connaît même *Les Noces Alchimiques de Christian Rose-Croix* et autres œuvres de J. V. Andreae. Dans son poème intitulé *Quand ni nombre ni figures* et dans son roman, *Henri d'Ofterdingen*, on retrouve des aspects alchimiques et hermétiques qui jettent une lumière très particulière sur les notions d'esprit et de nature telles qu'elles étaient comprises à l'époque romantique.²



Quand ni nombres ni figures
ne seront plus les clefs de toutes créatures,
Quand parmi ceux qui chantent et qui s'embrassent
Les plus doctes ne pourront intervenir,
Quand le monde vivra libre
et fera retour au monde,
Quand se rejoindront ombre et lumière
offrant un seul visage pur et clair,
Que contes et légendes illumineront
la véritable histoire de l'univers,
Alors un seul mot secret fera fuir
le mensonge, l'erreur et l'éphémère.

(vers 1800-1801)³

Ces vers parlent pour le monde entier, et pour les Allemands ce sont les plus célèbres de Novalis ; ils donnent un exemple de la conception romantique du rapport entre esprit et nature à la fin du XVIII^{ème} siècle.

En général, ils ont été interprétés de façon bien trop romantique du fait qu'ils devaient trouver place dans le roman de Novalis, *Henri d'Ofterdingen*, et que la plupart du temps leur arrière-plan hermétique est ignoré. Longtemps a dominé l'image d'un Novalis, jeune poète mélancolique, hors de la vie, perdu dans ses rêves. Beaucoup de lecteurs (et même des érudits) ont faussement compris certains passages. Les premiers vers donnent l'idée erronée que Novalis a de la répugnance pour une pensée où mathématiques et géométrie joueraient un rôle. C'est pourtant tout le contraire. L'adage de Novalis est : « La vie supérieure est mathématique. »⁴

Ingénieur des mines et géologue, il remplit ses devoirs sociaux et professionnels avec passion et du mieux possible. Son travail est d'un haut niveau scientifique. A côté de cela

il est juriste et membre d'un conseil d'administration. Il faut y ajouter une œuvre littéraire originale. C'est un homme qui a les deux pieds sur terre tout en vivant sur un plan spirituel supérieur. Sa spiritualité se reflète dans les quelques vers de son poème : Novalis y formule de façon poétique cinq conditions à remplir si le monde en déroute veut changer pour être sauvé.

PREMIÈRE CONDITION

« Quand ni nombres ni figures

Ne donneront plus les clefs de toutes créatures, »

Dans *Henri d'Ofterdingen* il est question des « nombres et des figures » qui font référence au soi-disant « écrivain » de l'histoire de Klingsohr, écrivain dont les élucubrations résistent peu à l'examen de la sagesse. Celui-ci présente, en effet, beaucoup de nombres et de figures géométriques qu'avec « grand zèle il enfile comme ornement à passer autour de son maigre cou. »⁵ C'est un vrai chicanier, un fantaisiste, une caricature de ce que nous appellerions un technocrate. C'est aussi un fanatique de ce qui est utile : pour lui l'utilité est « la clef de toutes créatures ». Il est évident que Novalis, sous le

Henri d'Ofterdingen est un « roman éducatif » grand format. Novalis y répond au Wilhelm Meister de Goethe qu'il trouve ennuyeux et conventionnel. L'action se passe au Moyen Age et nous y découvrons Henri, le personnage principal, au moment où il vient de parler avec un étranger. Leur conversation lui tourne et retourne dans la tête et l'empêche de dormir. Mais il finit par saisir ce qu'il voulait vraiment comprendre et s'endort enfin. Alors lui apparaît le « but suprême » : atteindre « une fleur bleue où flotte le visage d'une jeune fille ». ¹⁷ Là dessus, Henri part en voyage avec sa mère. D'Eisenar, au centre de l'Allemagne, ils se dirigent vers Augsbourg où habite son grand-père.

Henri est un personnage du genre Parsifal, hésitant, modeste, qui s'enflamme pour le bien, en même temps extrêmement influençable, sensible à la beauté sur tous les plans. Il aime les arts surtout la poésie. Sa fantaisie, son imagination lui font voir des merveilles dans tout ce qui lui arrive, aventures et rencontres. Pendant le voyage il fait connaissance avec des marchands, un ermite qui est aussi un philosophe, un mineur et une jeune orientale. Dans la ville de son grand-père, Augsbourg, le poète Klingsohr l'initie aux secrets de la poésie et à sa sublime beauté. Il succombe à une beauté encore plus grande en tombant très amoureux de Mathilde, la fille de Klingsohr. La première partie du roman se termine par une histoire allégorique retraçant en quelques lignes la vie d'Henri et de Mathilde.

La deuxième partie n'a jamais été terminée. Elle commence à la mort de la bien-aimée d'Henri. Le désespoir de celui-ci l'incite à partir pour un long pèlerinage. Selon Novalis, le roman « devrait progressivement évoluer sous la forme d'un conte » ; il veut « approfondir les thèmes des conversations et des contes de la première partie : l'unité de la vie et de la mort, le masculin et le féminin, l'orient et l'occident. Tout culminerait dans l'« apothéose des poèmes » qu'écrirait Henri, le poète parfait.

Dans ce roman alternent prose, poésie et légendes ; des dialogues illustrent les réalités de la vie, des considérations abordent les problèmes sérieux.

« Selon le plus arbitraire des préjugés, on dénie à l'homme le pouvoir d'exister pour quelque chose d'extérieur à lui-même, on lui dénie la possession d'une conscience capable de franchir les limites des perceptions sensorielles ordinaires. L'homme a la capacité de devenir, en un instant, un être supra-sensible, sinon, loin d'être un citoyen du monde, il n'est qu'un animal. Il nous faut être non seulement humain, mais aussi surhumain. L'homme est semblable à l'univers. Il n'est pas limité. Il est en même temps déterminé et indéterminé. On pourrait dire que l'homme parfait doit vivre en plusieurs endroits et en plusieurs hommes ; il doit toujours disposer d'un vaste environnement social animé par beaucoup d'événements. Alors apparaît la véritable et grandiose présence de l'Esprit, qui fait de lui un véritable citoyen de monde.» (cf. note 1)



rapport de la destinée humaine, ne voit rien là de libérateur.

DEUXIÈME CONDITION

« Quand parmi ceux qui chantent et
qui s'embrassent,
les plus doctes ne pourront intervenir, »

Novalis trouve plus sympathiques ceux qui chantent et s'embrassent que l'écrivain chicanier et les doctes scientifiques. Ce sont des personnages qu'on croise dans les universités, ceux qui, de façon quelque peu ironique, sont considérés comme des experts, les faux piliers d'un monde en déroute. Ils se croient très savants mais en réalité leur savoir est mort.

Ceux qui chantent, les artistes, et ceux qui s'aiment se donnent tout entier à ce qu'ils font et acquièrent ainsi un savoir important touchant la réalité. Pour Novalis, les artistes et les amoureux ont cela de commun que leur personnalité tout entière est créatrice. La poésie et l'amour sont les principaux thèmes de son œuvre. Pour lui, l'amour « est le but final de l'histoire du monde – l'unité de l'univers. »⁶ L'amour, la « sympathie » cosmique, est ce qui unira à nouveau les manifestations infinies de l'univers, dissociées et opposées. « Dieu est amour. L'amour est la réalité supérieure, le fondement originel, »⁷ l'assise primordiale et le but final, l'alfa et l'oméga.

Pour nous, cela ne nous semble pas étrange. Mais on pourrait se demander de quel amour concret il s'agit ici. Tout doit-il se réduire au sentiment ? Novalis affirme : « En aucun cas ! La théorie de l'amour est la science suprême⁸, la doctrine de l'Eros supérieur, accessible au pouvoir mental élevé ; elle requiert une activité philosophique soutenue, c'est le sujet de l'étude des sciences de la nature. »

TROISIÈME CONDITION

« Quand le monde vivra libre
et fera retour au monde, »

Ces deux vers sont énigmatiques. Il est

évident que Novalis parlent de deux mondes différents. On pourrait comprendre : « Quand le faux monde trouvera la liberté et fera retour au monde véritable. » Mais comment ? Le poème implique dans l'ensemble un processus de changement, un processus que l'on peut comprendre comme le retour à un « âge d'or ». Il n'est pas question de retourner en arrière mais d'obtenir un nouvel état. Comment un monde complètement faux peut-il se transformer ? Sous l'impulsion de quelles forces, de quels individus ?

QUATRIÈME CONDITION

« Quand se rejoindront ombre et lumière
offrant un seul visage pur et clair. »

Novalis reconnaît la dualité du monde dans la séparation de la lumière et des ténèbres. Lumière et ténèbres doivent s'unir pour donner au monde une autre clarté, la véritable lumière. Novalis géologue en voit le modèle dans le cristal. Dans *Henri d'Ofterdingen* il écrit : « Le cristal est la nature translucide »⁹ Le cristal est pris ici dans un sens positif et non dans celui de durcissement. Les pierres précieuses sont des exemples de cristaux de grande valeur et nous verrons par la suite qu'une pierre précieuse, un rubis, joue un rôle important dans son roman. La « vraie clarté » est un mot-clef romantique qui dépeint l'état où rien n'est plus dissocié.¹⁰

CINQUIÈME CONDITION

« Quand contes et légendes illumineront
La véritable histoire de l'univers, »

Les mythes et la poésie permettent une certaine sublimation de la scission dualiste qu'évoquent les concepts de noir et de blanc. Nous nous retrouvons là au centre même du réalisme magique de Novalis. Par des contes et des poèmes, il veut que nous nous représentions la puissante magie du monde qui reste cachée à la pensée rationnelle. La magie cosmique est la réalité. Novalis veut démystifier notre « faux monde », il n'en est pas

fasciné comme on le suppose souvent.

Il nous encourage : si nous nous penchons sur les légendes et les mythes du monde, sa véritable structure nous apparaîtra d'elle-même.¹¹ Il n'est pas question de quelque magie occulte, non, Novalis est un poète et nous parle de l'antique alchimie transfiguratrice, l'art de la transmutation par la parole créatrice, ce qu'un « être désorienté » ne peut tout bonnement pas supporter.

LA MÉTAMORPHOSE :

« Alors un seul mot secret fera fuir

Le mensonge, l'erreur et l'éphémère. »

Quand l'apparente réalité aura changé, c'est-à-dire quand toutes les conditions auront été remplies, que le monde corrompu, égaré, aura mûri, il disparaîtra, se dissoudra, de même que dans l'alchimie hermétique la vile matière se change en « or ». Dans ce processus la « pierre des sages », ou « mot secret », joue le rôle de catalyseur. Il faut comprendre que cette pierre, ce mot, est le symbole d'une puissante action magique.

De même que dans l'alchimie hermétique l'adepte traverse plusieurs phases existentielles pour acquérir cette pierre, dans le poème de Novalis surviennent des circonstances poétiques utopiques, mythiques, pour que jaillisse dans le monde le mot secret.

Il y a beaucoup de paroles et codes secrets traditionnels permettant de déchiffrer les textes et les signes. La Gnose la plus ancienne met cela en pratique sous forme de sonorités magiques rituelles. Mais d'où vient dans ce poème le terme de « mot secret » ?

UN RUBIS ROUGE FEU

Au troisième chapitre d'*Henri d'Ofterdingen*, quelqu'un raconte une histoire. Son nom est Atlantis et vient de l'endroit même où se passe l'action, l'île légendaire de l'Atlantide. Dans ce récit, un rubis rouge-feu joue un rôle décisif : la fille d'un roi perd cette pierre précieuse, laquelle est retrouvée par un jeune

homme qui se promène dans la forêt. Un mot secret y est gravé en signes énigmatiques. Le jeune homme tombe sous le charme de la pierre et contemple le rubis toute la nuit. Au matin lui vient le désir irrésistible de fixer sous forme de poème ses pensées et sentiments d'amour pour la princesse, poème qu'à leur prochaine rencontre il lui offrira en même temps que la pierre précieuse.

Le rubis ayant réuni le jeune homme et la fille du roi, on célèbre leur mariage, et voilà que s'opère la transmutation non seulement des deux amoureux mais aussi du roi et de son royaume : tout retourne dans le « monde véritable » : « Sans fin s'écoulent les pleurs de joie, les poètes se mettent à chanter, dans le pays entier le soir se transforme en une sainte veillée et la vie se change en une fête splendide pour tous ses habitants. »¹² Le mot secret gravé sur le rubis a provoqué la métamorphose du monde ; « ceux qui chantent et s'embrassent » ont joué un rôle médiateur essentiel et le rubis a agi en tant que « pierre des sages ».

Le projet de Novalis pour la deuxième partie du roman, inachevée, est de relater la recherche du rubis qui manque sur la couronne impériale.¹³

La pierre très précieuse qui brille comme une étincelle de feu est l'image qu'utilise Novalis pour évoquer l'éternelle lumière ou étincelle d'Esprit enfouie dans tous les cœurs humains. « L'escarboucle luit dans les ombres de la nuit et dispense une immense clarté surnaturelle... Qui possède le rubis connaît le secret du monde. »¹⁴ « La pierre n'est pas un objet matériel, elle est le symbole d'une haute noblesse potentielle qui sommeille en tout homme. »¹⁵ Elle opère en reliant « le moi terrestre au moi céleste. »¹⁶ Du porteur de la pierre émane le « mot secret », et toute fausseté s'évanouit.

LA LIBÉRATION DE LA NATURE

Pour Novalis il n'y a pas dualisme entre la nature et l'esprit bien qu'il parle de l'existence de deux mondes. Il montre la fusion

nécessaire de l'esprit et de la nature par l'amitié et l'amour, dans la mesure où l'on maîtrise les tendances égocentriques. Par la pratique de travaux créatifs ou la contemplation d'œuvres d'art on peut arriver à transcender la réalité du « faux monde ». La nature dans son ensemble est à même de se résoudre et transformer, elle attend que les hommes se libèrent et prennent le départ pour l' « âge d'or ».

La véritable libération demande cependant la bienveillance et l'amour altruistes ainsi qu'une activité créatrice. Novalis dit aussi que la créativité (au sens de création personnelle) n'est pas suffisante. Dans notre errance, quelque chose doit nous venir en aide : un « mot secret », un signe, sans quoi le Grand Œuvre ne peut avoir lieu. Ce signe secret vient du « rubis » caché dans notre cœur. Nous errons à travers le monde pour le retrouver. Si nous arrivons à déchiffrer son code secret, il y aura finalement transmutation de l'âme, du ciel et enfin du royaume entier. A l'exemple des anciens alchimistes, des sages tels que Paracelse et Jacob Boehme, nous devons attendre cette métamorphose en tout abandon, patience, et humilité.

NOTES

- 1 Nard Besseling, in *Motief, maandblad voor antroposofie*, n° 44, sept. 2001.
- 2 Novalis, Henri d'Ofterdingen, *en français*, GF-Flammarion, n° 621.
- 3 Herbert Uerlings, *Novalis*, Reclam, Stuttgart, 1998, p.118.
- 4 Florian Roder, *Menschwerdung des Menschen, der magische Idealismus im Werk des Novalis*, Mayer, 1997, p.604.
- 5 Novalis, *ibid.*
- 6 *Ibid.* F. Roder.
- 7 D. F. Mahoney, *Die Poetisierung der Natur bei Novalis*, Bonn, 1980, p.14.
- 8 *Idem.*
- 9 Novalis, *ibid.*
- 10 H. Uerlings, *Ibid.*, p.122.
- 11 Hermann Kurze, *Novalis*, C. H. Beck, 2001, p.17.
- 12 Novalis, *ibid.*
- 13 Novalis, *ibid.*
- 14 F. Roder, *ibid.*, p.549.
- 15 *Idem*, p.536.
- 16 *Idem*, p.542.
- 17 Novalis, La Fleur Bleue in : *Henri d'Ofterdingen*.



Le Secret du grand tambour



Les personnes qui consultent régulièrement les programmes des concerts ont peut-être remarqué que, ces dernières années, de plus en plus de groupes de tambours japonais se produisent en Europe. Les tambours taïko appartiennent à une tradition séculaire, sans rapport avec la danse, et représentent un genre artistique très spécifique. Depuis toujours, ils servent à évoquer les ancêtres. Groupés sur la place du village,



les tambours permettaient aussi de délimiter les zones d'implantation humaine. Le village s'étendait jusqu'aux limites de propagation du son.

A gauche : Tambour de la civilisation Mochica, environ 800 après J.-C., civilisation qui fleurit de 0 à l'an 800 dans les vallées de Moche et de Chicarna sur la côte du Pérou.

Mais pour nous, ces usages se perdent dans le lointain de l'espace et du temps, et l'on se demande pourquoi cette forme d'art connaît aujourd'hui en Occident un tel regain d'intérêt. Pourquoi exerce-t-elle autant de fascination sur l'auditoire ?

D'ÉNORMES DIAMÈTRES

Les tambours taïko sont taillés dans du bois de sapin et tendus de peau de vache. Il en est de différentes sortes, de différentes dimensions et chaque tambour reçoit un nom en propre. Le plus grand possède un diamètre de trois mètres soixante dix et pèse une tonne deux. Chacun d'eux a un support figurant un disque solaire. Le joueur se met dans une position évoquant un arbre, jambes écartées comme des racines plantées dans la terre, corps et tête dressés, immobiles, comme un tronc d'arbre, tandis que les bras se démènent à partir des épaules telles des branches secouées par le vent. On a l'impression que le joueur veut donner à entendre une tempête invisible, une force intangible qui se transmet directement au tambour, à la matière. Avant de commencer, il s'agenouille en silence devant le tambour, méditatif et extrêmement concentré. Puis, soudain, il se lève, tenant deux simples baguettes de bois. Il frappe de toutes ses forces à un rythme effréné avec une totale maîtrise.

Le batteur du grand tambour, le chef, donne le rythme fondamental. Il introduit chaque morceau d'une seule frappe vigoureuse, l'instrument rend un son puissant, profond, que l'on sent résonner jusque dans la moelle des os. Les autres tambours produisent des rythmes rapides, créant toutes sortes de très belles structures sonores. Parfois une flûte de bambou les accompagne.

Le groupe se compose de six à douze musiciens qui jouent avec un tel synchronisme que l'on a l'impression de n'entendre qu'une seule baguette. En matière d'inspiration, la nature est un thème de prédilection ; ils sont capables, par exemple, d'interpréter la beauté et le mouvement du ciel étoilé. Pour un auditeur réceptif, le concert est une expérience acoustique et visuelle bouleversante dont l'effet se prolonge longtemps après. Par quel prodige ? Quel est le secret du grand tambour ?

LA DÉLIVRANCE DE LA DÉSSE DE LA LUMIÈRE

Dans la tradition japonaise, il y a une légende qui parle du grand tambour. C'est la légende d'Aratura, la déesse du soleil qui dispense lumière et chaleur, et permet la vie sur terre. Elle a un frère au caractère ombrageux et pervers qui, avec le temps, devient de plus en plus irascible. Plongée dans l'affliction, la déesse se retire dans une grotte profonde et disparaît de la surface de la terre. Alors les hommes, privés de lumière et de chaleur, deviennent tristes, s'affaiblissent et tombent malades. Le frère de la déesse de la lumière, cependant, éprouve quelque repentir. Pour faire revenir la déesse on place un grand tambour devant l'entrée de la grotte et l'on en joue jusqu'à ce que les pauvres gens commencent à se mouvoir sur son rythme et à se réjouir. Enfin la déesse sort et, de nouveau, la lumière éclaire la terre et les hommes guérissent de leurs maladies.

HOMMES ET DIEUX

Il n'y a pas que dans la mythologie japonaise que l'on rencontre le symbole du grand tambour. On le trouve dans divers textes sacrés et légendes de tous les continents. Les images saisissantes qui le représentent toujours possèdent des dimensions cosmiques autant que microcosmiques. Elles se

مستان و الافطرت باشد سامان ان بلوی داد و نرمن دان جا بک دست اسپر قدمت بلا کفر
در تربت منازل و ترین مجالس جا بک دستی و نرغای کای اور دند و بوجیح التاس ان دو لثمه پسندیده حد
حضرت شاعشی از فط سرور و ابساط نور حضور خود ان کنارستان عشرت را ایضا و بها بختند لولوم



rappellent au monde des dieux comme au monde intérieur de l'homme. Il semblerait que le tambour, de façon mystérieuse, unisse les deux mondes.

TONNERRE ET ÉCLAIRS

Le son du grand tambour éclate comme un coup de tonnerre après un éclair. L'éclair fulgure et aussitôt le tonnerre gronde, telle la voix de la matière dans l'atmosphère frappée par la décharge du feu électrique de l'orage. De même que la matière, l'homme possède un champ atmosphérique, un microcosme qui l'entoure comme une aura. Pour lui, le roulement du grand tambour est la voix du ciel, prisonnière de la matière, qui répond à l'attouchement du feu électrique de l'Esprit. Quand le son du tambour est pur, son appel monte des profondeurs où son corps puissant est enraciné vers la lumière qui semble venir d'en haut mais qui en réalité l'environne. Le batteur du grand tambour, l'homme, se donne entièrement pour produire ce son, et son appel reçoit toujours une réponse.

LES SEPT COUPS DE TONNERRE DE L'APOCALYPSE

Dans l'Apocalypse de Jean, l'heure de la septième et dernière trompette est annoncée par sept coups de tonnerre, phénomènes cosmiques interprétés, alors, comme provoqués par un dieu. Dans « La Parole Vivante », Catharose de Petri écrit qu'ils ont un rapport avec la science des sept rayons.¹

On peut comprendre qu'il s'agit du premier attouchement de l'être humain par l'Esprit Septuple, événement qui présage de futurs développements. Les sept rayons de l'Esprit déclenchent sept coups de tonnerre dans l'atmosphère du microcosme. A l'instant même, il y a ouverture de la conscience. Sept coups frappés sur le grand tambour annoncent la dernière trompette. Les sept coups de tonnerre symbolisent donc le processus d'évolution de la conscience dans le microcosme.

LE TAMBOUR DES DIEUX LANCE UN ULTIMATUM

Le « tambour des dieux » est mentionné dans un traité bouddhique du XII^{ème} siècle pour donner une image du processus d'illumination du Bouddha : « Dans le palais de la victoire suprême, résonne le tambour des dieux, le tambour du dharma dont le seul nom évoque la puissance du noble enseignement. Il sollicite les dieux insouciantes et leur rappelle avec ses roulements les quatre axiomes de l'enseignement du Bouddha :

« Toute manifestation est transitoire ; tout phénomène est dépourvu de « soi » ; tout ce qui est privation dans la dualité est souffrance, et la cessation de la souffrance est paix. »

LE TAMBOUR DE SHIVA

Dans la tradition indienne, le tambour est un attribut de Shiva, la plus haute déité. Il est le dieu qui relie le feu à la terre, l'Esprit à la matière. Tenant son tambour de la main droite, il crée ou anéantit le monde. Il crée le monde quand il fait résonner le tambour, et quand il cesse, le monde disparaît. La puissance de destruction et de création correspond à l'activité du premier rayon de l'Esprit Septuple. Le son du tambour est de l'ordre du premier rayon. Mais le tambour est aussi l'instrument qui sert à donner une structure à la substance primordiale, à créer les atomes, à ordonner l'univers, et cela correspond à l'activité du septième rayon de l'Esprit Septuple. Ce dernier est une énergie produisant une nouvelle force de vie. Ce n'est pas par hasard que le tambour est considéré dans les pays asiatiques comme instrument magique et utilisé dans les rites et cérémonies religieuses. Quand le son créateur du grand tambour retentit, il n'engendre pas seulement rythme,

A gauche : Tambours et instruments, manuscrit d'un mariage indien, 1561 ap. J.-C.

Page 38: Empreintes de mains, Patagonie, vers 10.000 av. J.-C.



ordre, structure de vie, il exprime aussi une immense joie. Dans la Bible on frappe des timbales pour louer Dieu.

LE TAMBOUR DE LA GUERRE

Quand les grands tambours de la guerre font entendre leurs roulements terrifiants, c'est l'anéantissement qui s'annonce avec l'attirance vers la bassesse, comme décrit dans *Le Seigneur des Anneaux* : lorsque les compagnons atteignent le point le plus bas de leur odyssée à travers le monde abyssal de la Moria (symbole du passage par la matière la plus densifiée) ils sont effrayés par un battement sourd provenant des entrailles de la terre.² D'après certains auteurs, le tambour, au temps de la Lémurie, était utilisé pour maintenir la conscience humaine enchaînée à la matière.

LE TAMBOUR INTÉRIEUR

Un tambour existe aussi dans l'oreille humaine, lequel transmet à notre âme les vibrations du monde environnant. Le tympan de l'oreille externe (la peau du tambour) communique les vibrations à l'oreille moyenne où le marteau et l'enclume entrent en action, puis par le limaçon les impulsions acoustiques se transforment en impulsions nerveuses.

Le son crée littéralement le monde dans notre conscience par l'intermédiaire du tambour de l'oreille. Mais ce phénomène reste sélectif car tous les sons ne pénètrent pas jusqu'à la conscience. L'oreille entretient en effet une relation très particulière et directe avec l'âme : étant parfaitement accordée aux préoccupations et sentiments de l'âme, elle ne laisse filtrer que les sons correspondants.

Cependant, si la conscience entre dans le silence, l'oreille de l'âme s'ouvre à des vibrations intérieures inhabituelles. La « voix du silence » lui parvient. Les traditions en parlent souvent

comme d'une sorte de tonnerre. Jean Sébastien Bach l'exprime ainsi dans un choral : « ô éternité, ô clameur du tonnerre, ô épée qui transperce l'âme, ô commencement sans fin. »³

Le grand tambour de l'exhortation divine retentit continuellement mais nous ne l'entendons pas. Ce son puissant se propagera jusqu'à la fin des temps et si nous y prêtons l'oreille, ses vibrations nous transfigureront en créatures ayant de nouveau part à l'omniscience originelle.

NOTES

- 1 Catharose de Petri, *La Parole Vivante*, Rozekruis Pers, Haarlem, Pays-Bas.
- 2 J. R. R. Tolkien, *Le Seigneur des Anneaux*.
- 3 J. S. Bach, choral, texte de Johann Rist, 1642.



LES MYSTÈRES DE LA PISTIS SOPHIA

Commentaires du Livre I
de la Pistis Sophia
JAN VAN RIJCKENBORGH

Ces textes mystérieux, ces récits initiatiques révélés, selon *La Pistis Sophia*, par l'enseignement que donna Jésus après sa résurrection, ne concernent pas la conscience ordinaire de l'homme-moi. Ils s'adressent à la conscience supérieure qui doit s'éveiller par un processus menant l'être humain du stade Jean (la préparation du chemin) au stade Jésus (la naissance de l'âme) pour parvenir au stade Christ: la relation rétablie avec l'Esprit.

Jan van Rijkenborgh nous fait pénétrer dans le monde intérieur de l'homme en qui s'éveille cette conscience supérieure. Tout, dit-il, se passe en relation avec le septuple champ magnétique qui l'entoure afin de donner au système cérébro-spinal son rôle véritable: porter la Sagesse absolue qui rayonne de ce 'vêtement de lumière' dont la tradition gnostique revêt les libérés.

Jamais un commentaire s'appuyant tant sur la structure ésotérique du corps humain que sur la connaissance des propriétés 'spirituelles' de l'atome n'a permis une telle compréhension de ce texte hermétique.

Relié, 527 pages, ISBN 90 6732 200 8, € 34,50

- FRANCE** EDITIONS DU SEPTENAIRE, 41 rue Tourtel Frères, F-54116 Tantonville
Tel: 03 83 52 46 17 – E-mail: Editions.Septenaire@wanadoo.fr
- SUISSE** LECTORIUM ROSICRUCIANUM, CH-1824 Caux – *E-mail: caux@webmail.ch*
- PAYS-BAS** ROZEKRUIS PERS, Bakenessergracht 5, NL-2011 JS Haarlem
Fax: 31 23 5319453 – E-mail: info@rozekruispers.com
- CANADA** LECTORIUM ROSICRUCIANUM, 389 Chemin du Mont-Écho, Sutton, Québec JOE 2X0
E-mail: lectorium@op-plus.net
- BENIN** SOLE NOVO, B.P. 1822, Porto Novo – *E-mail: abouandjinou@hotmail.com*
- CAMEROUN** LA NOUVELLE AUBE, B.P. 6019, Yaoundé – *E-mail: lectoriumcameroun1@yahoo.com*
- CONGO D.R.** LA SOURCE VIVE, B.P. 15.708, Kinshasa I – *E-mail: francoislwakabwanga@yahoo.fr*
- GABON** LECTORIUM ROSICRUCIANUM, B.P. 2864, Libreville – *E-mail: rose.croix.d.or@caramail.com*

Esprit et Nature

L'esprit et la nature, l'esprit ou la nature? Quel rapport y a-t-il entre ces deux termes? Cette question a toujours troublé les chercheurs. Dans la Gnose hermétique, ces deux concepts évoquent l'idée alchimique d'une renaissance de l'esprit et de la nature, renouvelés, réconciliés en un coup d'œil, et parfaitement unis.

A l'aurore de la nouvelle période - l'ère du Verseau - il apparaît que l'homme et la nature entrent dans un puissant processus de transmutation ou dématérialisation. Il se profile à l'horizon la grande possibilité de se libérer totalement de la matière de ce monde. Cette sorte de liberté fascinante, peut-être redoutable, reviendrait-elle à flotter dans une liberté numérique ou au milieu de nuées éthériques?

Mais existe-t-il une autre voie? La spiritualité peut-elle offrir un fondement existentiel vraiment nouveau? Il a toujours été dit et cette parole est encore d'actualité: 'Quand on accorde sa vie à l'éveil du divin en soi, il est certain qu'apparaît, après un temps de préparation, une nouvelle conscience en totale unité avec l'esprit divin. Les doctrines universelles de tous les temps assimilent cette bienheureuse expérience à l'entrée dans un nouvel état d'être, clair, pur et d'une parfaite harmonie: l'état d'être de qui participe au 'royaume intérieur'.

